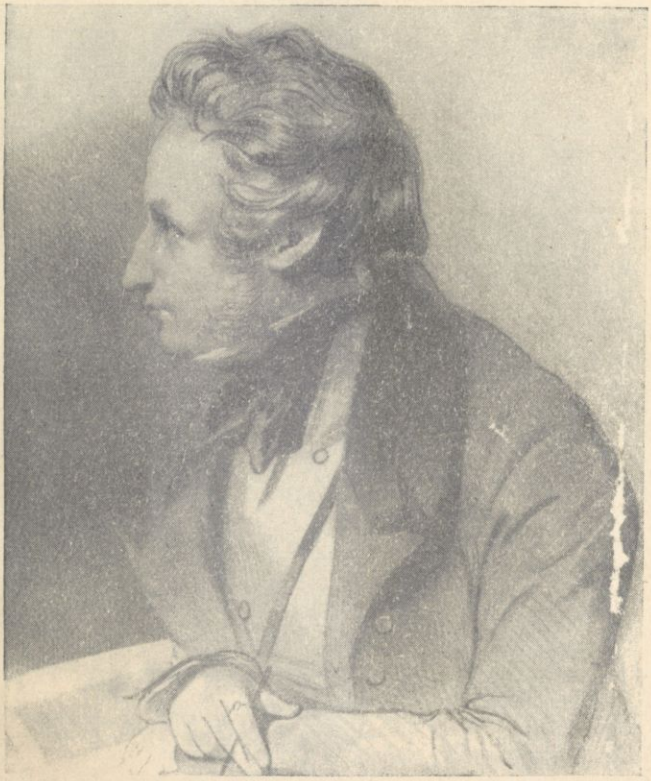
ÉMILE LAUVRIÈRE

A. DE VIGNY

sa vie et son œuvre

TOME I



GRASSET

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

ALFRED DE VIGNY

8° Ln 27
54547 A (1)
mf SO 22572

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LITTÉRATURE

ALFRED DE VIGNY : SA VIE ET SON ŒUVRE. — Librairie Armand Colin. *Ouvrage couronné par l'Académie Française* (Prix Montyon). Épuisé.

EDGAR POE : SA VIE ET SON ŒUVRE. — Deux volumes in-8° (Librairie de Philosophie contemporaine : Félix Alcan). *Ouvrage couronné par l'Académie Française (Prix Marcelin Guérin) et par l'Académie de Médecine (Prix Henri Lorquet).* Épuisé.

EDGAR POE, étude biographique et critique. — Collection des Grands Écrivains étrangers (Librairie Didier, rue de la Sorbonne, Paris, V^e^).

ŒUVRES CHOISIES D'EDGAR POE : CONTES ET POÉSIES. — La Renaissance du Livre, Paris.

CHATTERTON, avec étude sur Alfred de Vigny. — Oxford Clarendon Press.

SALAMMBÔ, avec étude sur Gustave Flaubert. — Oxford Clarendon Press.

REPETITION AND PARALLELISM IN TENNYSON. — Oxford Clarendon Press.

L'ÉTRANGE VIE ET LES ÉTRANGES AMOURS D'EDGAR POE. — Desclée de Brouwer et Cie. Épuisé.

LE GÉNIE MORBIDE D'EDGAR POE. — Desclée de Brouwer et Cie. Épuisé.

HISTOIRE

LA TRAGÉDIE D'UN PEUPLE : histoire du peuple acadien, de ses origines à nos jours. — Deux vol. grand in-8°, avec cartes et illustrations hors texte (Librairie Plon, Paris). *Ouvrage couronné par l'Académie Française (Grand Prix Gobert), par la Société de Géographie de Paris* (Médaille d'or). *et par la Société Historique de Montréal,* Canada. Presque épuisé.

BRÈVE HISTOIRE DU PEUPLE ACADIEN. — (En manuscrit.)

DEUX TRAÎTRES D'ACADIE ET LEUR VICTIME : les Latour père et fils et Charles d'Aulnay. — Librairie Plon, 8, rue Garancière, Paris, VIe et Granger frères, 54, rue Notre-Dame, Montréal.

HISTOIRE DE L'ACADIE ET HISTOIRE DE LA LOUISIANE (vol. I, Histoire des Colonies françaises), 8, rue Garancière, Paris, VIe.

HISTOIRE DE LA LOUISIANE FRANÇAISE, de ses origines à nos jours. — Grand in-8° illustré. Librairie G. P. Maisonneuve, 198, boulevard Saint-Germain, Paris. *Ouvrage couronné par l'Académie Française (Grand Prix Louis Miller).*

LA NOUVELLE FRANCE D'AMÉRIQUE : AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI. — Histoire documentaire et constatations personnelles (en voie d'achèvement).

Bulletins trimestriels du Comité France-Acadie de janvier 1936 à avril 1940 (à l'Alliance Française, 101, boulevard Raspail, VIe).

I. Médaillon d'Alfred de VIGNY.

ÉMILE LAUVRIÈRE

ALFRED DE VIGNY

SA VIE ET SON ŒUVRE

« En toi la rêverie continuelle
a tué l'action. »

(*Chatterton*, I, 5).

TOME I

Nouvelle édition revue et complétée
avec neuf illustrations hors texte

ÉDITIONS BERNARD GRASSET
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, VIe
PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
SOIXANTE-DEUX EXEMPLAIRES SUR
ALFAX NAVARRE NUMÉROTÉS ALFA
I A 50 ET I A XII.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright by Éditions Bernard Grasset, 1945.

PRÉFACE

Plus de vingt-cinq années de dévouement à nos six millions de frères en Amérique du Nord (Acadiens, Canadiens, Louisianais, Franco-Américains) nous avaient entièrement détourné de nos travaux sur Alfred de Vigny, lorsque certains loisirs, créés par les lents débuts de la présente guerre, y ramenèrent inopinément notre attention. En consultant le dossier des nombreux articles et notes qui furent, lors de sa publication, consacrés à notre livre, nous fûmes d'autant plus heureusement surpris de leur généreuse bienveillance, tant en France qu'à l'étranger, que certain critique s'était attaqué à notre analyse psychologique avec un acharnement dont nous ne comprenions pas alors les mobiles. Cet acharnement n'en fut pas moins peu à peu contagieux auprès de certains de ses disciples plus ou moins influencés et même intéressés. Aussi nous sommes-nous fait un devoir de mettre au point notre livre presque épuisé, pensant que ce serait là le travail de quelques semaines. Or, à notre grand dam, nous nous sommes trop tard aperçu que, loin d'être facile et rapide, cette mise au point se muait peu à peu, au milieu des croissantes angoisses d'une guerre devenue désastreuse, en un pénible labeur de plusieurs mois, nous entraînant en des recherches de plus en plus épuisantes ; tant est grande, compliquée et même confuse la masse de documentation, d'études et de jugements accumulés depuis un quart de siècle sur ce sujet tellement controversé. Pour ne pas trop encombrer notre texte, nous avons même dû ajouter en fin de chapitres et en fin du livre quelques Addenda et Appendices.

Sous l'influence de leur grand maître, certains auteurs s'en sont pris surtout à l'explication plus ou moins pathologique du génie, pourtant si énigmatique parfois, d'Alfred de Vigny, déclarant pareille méthode « inopérante »[1]. *Or, le chef de file lui-même, venant à résipiscence en ses dernières œuvres* (Journal, *fév.* 1939, *p.* 540), *avoue : « Ces idées de Vigny concernant certains rapports du cœur et de la tête chez les fous proviennent de son intimité avec des psychiâtres éminents (tels que le Dr Esprit Blanche et le Dr Brière de Boismont qui soignèrent tant d'intellectuels de leur temps) et aussi des leçons faites au Collège de France en* 1838 *et en* 1839 *sur les fonctions et les maladies du système nerveux. » Eh quoi ! Vigny adhérait-il donc aux principes de cette psychologie morbide qu'on se refuse à lui appliquer, alors que lui-même en constatait la nécessité chez son ami Antoni Deschamps et chez tant de jeunes poètes qu'il avait vainement voulu protéger et sauver de leurs tendances morbides ? L'auteur de* Stello, *qui, en ses dialogues entre le Sentiment et la Raison, (ces « deux lobes de son cerveau », a dit Renan), n'a guère cessé toute sa vie de se livrer au dédoublement et même, a-t-on dit, à la « multiplicité » du moi, n'a-t-il pas franchement écrit : « L'idée des consultations du Docteur Noir m'est venue de cette observation toute simple : « Les hommes sont tous malades de la tête » ? Plus ou moins, assurément, et selon les crises de leur vie. En tout cas, affirme M. Baldensperger, Vigny a certainement lu dans la* Revue Britannique *d'août et de septembre* 1830 *le* Journal d'un Médecin *écrit par le « psychiâtre » avant la lettre qu'était le Docteur L. Warren. Nous verrons qu'il en fit son profit, à tel*

1. Chose curieuse, la mère de Lamartine, avec une remarquable intuition, écrit en son manuscrit du 14 janvier 1803 à propos de J.-J. Rousseau : « Voilà donc l'homme dont tant de gens exaltent la sensibilité ! Moi, je dis : « Voilà un insensé dont la tête malade a égaré le cœur. » Hélas ! le génie n'est souvent, quand il ne repose pas sur le bon sens, qu'un premier accès de délire. Le Tasse et Rousseau en sont la preuve. » A propos de la *Nouvelle Héloïse*, « empoisonnée d'extravagances, qui exaltent les passions et faussent l'esprit », elle ajoute le 3 janvier 1813 : « Quel dommage qu'un tel talent touche à la folie ! » Enfin, Lamartine lui-même, dans la préface de ses premières *Méditations*, dit, à propos des énigmes psychologiques : « L'homme n'a rien de plus inconnu autour de lui que l'homme ; les phénomènes de sa pensée,... les phases de ses progrès ou de ses déchéances sont les mystères qu'il a le moins pénétrés. » Oui, en dépit des incontestables progrès de la science, l'homme reste bien « cet inconnu », que tâche aussi d'expliquer Alexis Carrel.

point que nous devons, pour mieux comprendre, présenter en son ensemble ce si complexe sujet[1].

Tout être humain apporte, en venant au monde, un tempérament particulier qu'il doit à ses hérédités plus ou moins saines, surtout à ses propres parents, aux conditions mêmes de sa naissance, aux organes de son corps et de son cerveau, éminemment à l'état de sa santé. Ce tempérament personnel se trouve ensuite plus ou moins modifié par l'entourage immédiat où il se développe, par le milieu social où il évolue, par l'éducation physique et intellectuelle qu'il reçoit, par les événements heureux ou malheureux qu'il subit. Si l'homme devient auteur, artiste ou même savant, sur ce tempérament en évolution viennent s'exercer, au cours de l'existence, mais surtout au début, d'autres influences provenant des maîtres, des confrères, des compatriotes, des étrangers même du temps présent et du temps passé, influences qui peuvent s'exercer tant par réactions contraires que par affinités profondes. Mais il reste évident que, pour étudier en leurs comparaisons et contradictions ces influences plus ou moins durables, il faut tout d'abord connaître le tempérament propre à l'artiste ou à l'auteur : car, dans le domaine mental comme dans le domaine physique, chacun n'assimile que ce qui est conforme à sa nature personnelle. C'est précisément ce que, sans être ni lombrosien, ni freudiste, nous nous sommes toujours dûment efforcé de faire en nos études littéraires et autres. (*Cf.* L'Étrange Vie et les Étranges Amours d'Edgar Poe *et* le Génie morbide d'Edgar Poe.) *Il est évident que, lorsque l'être étudié a des supériorités ou des infériorités plus ou moins anormales, l'étude doit être menée avec plus d'attention encore dans son ordre logique et même*

1. Or, en sa qualité d'ancien étudiant en médecine, Sainte-Beuve a noté dès le 15 octobre 1835 dans la *Revue des Deux Mondes* précisément à propos d'Alfred de Vigny : « La poésie moderne » est devenue « une maladie pénétrante, subtile », « une affliction plutôt qu'un don », une « véritable dégénération déguisée », une « production maladive » comme « la perle des coquilles sous-marines », « un trésor sortant d'une blessure douloureuse, « un mal caché ». C'est ainsi que « M. de Vigny a été dans *Stello* et dans *Chatterton*, le plus pénétrant et émouvant monographe et peintre de cette incurable maladie de l'artiste... Quelle blessure profonde... quel mal sacré... ont donc amené en lui... ce dédoublement... du poète souffrant ? » En 1864, ce pénétrant critique, dont le scalpel se plaisait, de l'aveu même de Vigny, et réussissait à disséquer le cerveau et « les entrailles » des sujets de son analyse, disait encore du poète vivant : « L'auteur de *Stello* et de *Chatterton*, retranché dans sa discrétion hautaine, put lui-même paraître malade, d'un genre de maladie subtile et rare : ... la maladie des perles. »

chronologique, pour que l'évolution du talent et surtout du génie apparaisse de plus en plus adéquate aux exigences, à tel point que, très consciencieusement, l'analyse doit être non seulement psychologique, mais, s'il le faut même, pathologique.

Vigny lui-même reconnaît cette nécessité, bien qu'il semble d'abord la nier. « Il ne faut disséquer que les morts, *a-t-il dit à propos d'un article de Sainte-Beuve sur ses poèmes. Cette manière de chercher à ouvrir le cerveau d'un vivant est fausse et mauvaise. Dieu seul et le poète savent comment naît et se forme la pensée. » Vigny n'étant plus vivant, mais mort depuis plus de quatre-vingts ans, il semble que son âme, toujours vivante en son œuvre immortelle, admet désormais chez des admirateurs épris de vérité le droit non plus de « disséquer son cerveau », mais d'analyser sa pensée en ses inspirations et ses manifestations. Lui-même n'a-t-il pas parlé dès le 31 juin 1831 de son propre « besoin de chercher en moi », dit-il, « dans mes entrailles, la source de mes inspirations » et de sa « coutume » de « m'analyser moi-même » ? N'a-t-il pas dit en son* Journal (1838) : « *La critique la plus élevée est presque toujours mesquine, parce qu'elle s'attache à la surface et non pas au fonds. » En l'une de ces contradictions dont il était coutumier, n'a-t-il pas loué ce même Sainte-Beuve de procéder ainsi ? « Vous avez créé, lui écrit-il, en effet, une critique haute qui vous est particulièrement propre : votre manière de passer de l'homme à l'œuvre et de chercher en ses entrailles le germe de ses productions est une source intarissable d'aperçus nouveaux et de vues profondes. » A propos de son incurable pessimisme morbide, n'a-t-il pas dit avec plus de précision encore ? « J'ai cru longtemps que le chagrin venait des idées ;... mais j'ai vu qu'ayant au cœur un coup profond et qu'étant toutefois parvenu à penser à autre chose,... je n'en sentais pas moins au cœur cette douleur continue comme une basse sous un chant joyeux ; d'où je conclus que c'est une chose presque physique que la douleur [morale ici], indépendante de nos idées et de leur cours ;... le coup une fois porté, cela devient une affaire de sang et de nerf. » (Copie Dorison, citée par F. Baldensperger ;* Journal, I, 61. *Édition Louis Conard, Paris.) Cette pénétrante analyse, due à Vigny lui-même, de sa propre tristesse ne montre-t-elle pas nettement que pareil état d'âme lui venait bien de sa nature « physique » et n'était qu'aggravé tant par les « coups » du destin, comme il disait, que par son « imagination » qui se complaisait à écouter même « sous un chant joyeux » « la*

basse » de sa « douleur continue ». « Né triste », ajoute-t-il, la tristesse était bien, comme il n'a cessé de le répéter, conforme à son tempérament nativement morbide, ancrée au fond de sa nature « physique » ou, plus précisément, physiologique. En sa correspondance comme en son Journal, *où il se complaisait à analyser son énigmatique nature, abondent bien d'autres aveux confidentiels tant sur ses rêveries extatiques que sur ses amours mystico-sensuels. Au cours de notre présente étude, à mesure que lui-même nous fournira les preuves et témoignages les plus incontestables, nous nous ferons donc un devoir de les signaler, afin de mieux comprendre les complexités de sa nature et de son œuvre, analyse essentiellement autobiographique qui ne nous empêchera nullement, en dépit de toutes les influences subies, d'admirer son très noble caractère et sa géniale originalité.*

En effet, bien que nous nous soyons fait un devoir de signaler plus que jamais les « sources », c'est-à-dire les œuvres et autres influences, auxquelles a recours son imagination par trop « livresque », a-t-on dit, nous n'en sommes pas moins convaincu que la source la plus profonde, la plus abondante et donc la plus intarissable pour un homme de génie original se trouve en son âme, c'est-à-dire en son intelligence, en sa sensibilité, en ses sensations mêmes : ce que Vigny appelle avec quelque exagération « ses entrailles ». En présence de certains « comparatistes » qui, ne voyant de « sources » que dans les livres, dédaignent d'étudier en l'homme sa nature même, c'est-à-dire sa psychologie et sa biographie, nous penchons du côté d'un certain bon sens qui dit : « Somme toute, l'inspiration personnelle a plus d'importance que des influences étrangères » ; d'autant que chaque homme, grand ou petit, ne peut évidemment assimiler que les aliments, tant intellectuels que matériels, qui conviennent aux besoins et aptitudes de son tempérament et physique et mental. A propos de la littérature comparée qu'il enseignait, Paul Hazard a dit, en effet : « L'organisme intellectuel d'un peuple même ne peut se passer d'aliments. Ceux-ci sont aussi indispensables à la vie que l'organisme lui-même. » Et son maître Gustave Lanson précise : « Comme toujours, nous ne prenons au dehors que ce qui correspond au besoin de nos consciences et de nos pensées... Il est aisé de voir qu'à chaque moment nous démentons ou chérissons chez les étrangers l'art et les doctrines qui flattent notre prédisposition intérieure. »

En dépit de certains vetos plus ou moins officiels, un nombre

croissant de critiques indépendants l'a compris. L'un des premiers, Paul Souday, se demanda si vraiment « la critique moderne n'abusait pas de la recherche des sources : mode trop souvent oiseuse », dit-il. « Pour porter un jugement sur un écrivain qui a mis beaucoup de son sang en ses livres, dit Léon Séché en son Alfred de Vigny (I, *préf.* 13-14), *il est indispensable de connaître le fonds et le tréfonds de son for intérieur... L'homme est inséparable de son œuvre : à vouloir juger l'une sans connaître l'autre, on risque de rendre des sentences susceptibles d'appel et de cassation. » En une étude très approfondie de* l'Inspiration biblique dans l'œuvre poétique de Vigny (1937, p. 7), *dit J. Leclerc-Clemenceau : « On hésite à user du scalpel sur cette chose vivante : une conception géniale. Or, l'œuvre poétique jaillit non des sources extérieures seulement, mais du plus intime de l'esprit et du cœur : elle est un tout organique, indissoluble comme ce qui vit. Elle doit défier tout élément pédant. » Le critique consciencieux ne doit donc pas craindre de pousser son analyse psychologique jusqu'aux sources les plus intimes de l'inspiration, dussent-elles être morbides, c'est-à-dire jusqu'à cette pathologie mentale dont l'étude s'appelle de nos jours psychiâtrie. Cette nécessité est tellement inévitable que certains de ces critiques mêmes qui déclarent « inopérante » pareille méthode en usent plus ou moins inconsciemment. Ainsi, en sa thèse sur la* Pensée politique et sociale d'Alfred de Vigny, *Paul Flottes avoue dès le début que la « mauvaise santé » de Vigny fut un des « trois facteurs qui ont concouru à lui donner ce « cœur sauvage » qu'il s'attribuait si franchement. Ce survivant de trois enfants morts en bas âge, dit-il, « languissait, faible, silencieux, les paupières mi-closes », et durant « toute son enfance resta frêle », « malgré tous les soins donnés à son éducation physique... ». « Par la suite, très nerveux, il a des élans de vigueur qui alternent avec des années de dépression, bien connues parce qu'elles interrompent ses travaux. » Excellent diagnostic porté sur ce génie morbide par notre psychiâtre sans le savoir. Alors, comment cette « débilité congénitale » d'un être, « dès ses premières années anormalement chétif », d'une « tristesse ineffaçable », n'aurait-elle pas eu d'influence tant sur ses incontestables « dépressions » mélancoliques que sur ses « éclairs de génie », bref, sur son « individualisme maladif » de poète extatique ?*

« Maladie, solitude, ressentiments de l'amour-propre, on alléguerait en vain les causes particulières pour expliquer le dénoue-

ment hautain du Silence *des* Destinées », *dit Dorison. Alors quelle cause générale et profonde pourrait-on bien alléguer ? Edmond Estève, qui a consacré la plus grande partie de sa vie à l'étude d'Alfred de Vigny, n'a guère cessé d'être tiraillé par les tendances contradictoires des deux méthodes. Après avoir, conformément à l'ancienne, déclaré en* 1910 « *funeste* » *toute application de psychologie plus ou moins pathologique à l'explication des œuvres et du génie de son poète préféré, après avoir dit au début que,* « *pour l'intelligence de la poésie de Vigny la connaissance de sa biographie est à peu près de nulle utilité* » (p. 224), *après avoir conséquemment réduit en ses deux grands volumes in-8° cette biographie à une douzaine de pages* (5 *à* 18) *avec un bref commentaire de douze autres* (19-31), *Estève avoue pourtant dans ce même ouvrage* (226), *sans croire se contredire, que, pour bien comprendre* « *pour quelles raisons Vigny n'a pas persévéré dans la voie où son génie l'avait engagé* », *il faudrait...* [*assurément !*] *refaire l'histoire de sa vie, expliquer les causes qui ne sont pas purement littéraires de son* « *infécondité* » [*relative, constatée par Flottes*]. *Or, deux ans plus tard, Estève avoue dans la* Revue de l'Histoire littéraire *de* 1912 (p. 711) « *la répercussion qu'ont pu avoir sur la pensée de Vigny son héritage physique et les événements de sa vie* ». *En cette* « *infécondité* », *en cette* « *infirmité de l'inspiration* », *se demande-t-il* (p. 167), « *faut-il voir l'effet d'une insuffisance naturelle, d'un défaut congénital d'abondance et de verve ? ou bien encore constater dans la pénible exécution de ses œuvres, en leurs* « *longueurs* », *en leurs* « *traîneries* », *en leurs* « *gaucheries* », *la conséquence d'une* « *mauvaise hygiène du travail* » ? *Estève déclare même* (p. 227) *que le* « *stoïcisme désillusionné* » *ou le* « *pessimisme héroïque* » *de Vigny* « *est marqué d'une* empreinte trop personnelle *pour qu'on affecte de n'y voir qu'une philosophie de seconde main. Si l'on veut enfoncer jusqu'aux racines plus lointaines de cette amère doctrine, dit-il, il ne suffit pas d'invoquer tel livre, telle page, tel mot tombé fortuitement sous les yeux du poète : il faut mettre en cause, après* les dispositions du corps et de l'âme qui sont l'étoffe du caractère, les souvenirs de la première enfance, *qui ont donné le pli à cette étoffe, les circonstances ultérieures qui ont repassé sur ce pli et l'ont rendu ineffaçable.* La philosophie de Vigny est le résultat de sa naissance, de tout l'ensemble des conditions physiques, matérielles et morales *que ce mot implique, de son adolescence écoulée dans la* société de vieil-

lards désabusés et chagrins, *des déboires de sa carrière militaire et de sa carrière littéraire, des déceptions éprouvées à son foyer et hors de son foyer, de toute son expérience d'homme ». Le biographe attardé, ainsi venu à résipiscence, se rattrape donc enfin : il insiste même tout particulièrement sur le fait que « la condition de fils unique, élevé par des parents vieillissants, n'a pas été sans influence sur la nature qu'ont prise de bonne heure les idées et les sentiments de Vigny »* (225-7) : *« car c'est de « cette expérience chagrine de la vieillesse » qu'est née, dit-il, « la tristesse de Vigny »* (p. 10), *« cette absence de joie » qui est « un trait caractéristique de son caractère et de son génie ». Il faut avouer que c'est là, à défaut de « physiologie », une psychologie fort morbide. « Entourée d'une atmosphère de tendresse et d'influences presque exclusivement féminines, lit-on encore* (p. 247), *la sensibilité de Vigny a acquis une délicatesse et une vivacité presque maladives. » Mieux encore, ce « neurasthénique,* Stello, *qui présente l'aspect sentimental de son créateur », a, de l'avis même d'Estève* (pp. 205 *et* 213), *« comme les natures trop nerveuses ses moments de dépression et de neurasthénie, ses crises de découragement et de tristesse ». « Les prédispositions organiques » et un certain « mécanisme cérébral » jouent donc chez Vigny, déclare-t-il, un « rôle d'une importance capitale ». Aussi, poussant plus loin encore les possibilités d'une clairvoyance scientifique, Estève signale-t-il chez Vigny ces « réactions vives et fortes, imprévues et déconcertantes qui ont leurs points de départ dans le moi le plus reculé et qui nous ouvrent sur la structure intime de ce moi des aperçus profonds comme des abîmes. » Enfin, en sa critique des* Affinités romantiques de Vigny, *par Marc Citoleux*[1], *notre fervent comparatiste d'autrefois, étrangement mué en « psychiâtre » exigeant, en vient à dire en* 1925 : *« En voulant trouver les sources d'un auteur, on en arrive à les trouver un peu partout, et là même où elles ne sont pas... On est tenté, ou on en a l'air, d'attribuer presque uniquement à des influences extérieures et livresques ce qui vient d'un principe intérieur et vivant. Ce principe ou ce genre*

1. « Né de parents vieux », avoue Citoleux en sa préface, « révolté des fatalités de sa vie », « souffrant des tristesses de sa pensée », « ne trouvant partout que désillusion et désespoir », Vigny avait une « susceptibilité maladive ». De même, dit Mme René Waltz (*Rev. d'Hist. Litt. de Fr.*, 1911, pp. 590-7), le « pessimisme philosophique » de Vigny venait du « pessimisme de son caractère » et tenait donc à sa morbide nature.

se développe au moyen d'éléments étrangers ; mais il ne se développe qu'en les assimilant. » Aussi conclut-il fort justement : il faut « faire leur part non seulement à l'influence des livres, mais aussi à l'influence de l'hérédité, de la naissance, de l'éducation, à l'influence des hommes et des femmes, à l'influence des événements et des choses », « à ces réactions imprévues et déconcertantes qui nous ouvrent, dit-il, sur la structure intime de ce moi obscur des aperçus profonds comme des abîmes ». Tout psychiâtre ne saurait mieux faire qu'approuver de si belles intentions, malheureusement demeurées à l'état platonique[1].

Encouragé par de telles paroles et par certaines autorités académiques et autres, nous nous sommes efforcé, dans la présente étude comme dans la précédente, — de même qu'en nos études antérieures sur Edgar Poe, — de renforcer notre exposé de toute l'abondante et même surabondante documentation accumulée en un quart de siècle, sans certes sacrifier les sources livresques aux sources psychologiques, fussent-elles ou non morbides. Naturellement, loin de nous enfermer dans la seule psychiâtrie trop méconnue, nous nous sommes toujours, tant au point de vue esthétique qu'au point de vue moral, efforcé de montrer tout ce qu'il y a aussi de sain, de noble et de précieux dans le beau génie d'Alfred de Vigny. Pour plus de complète impartialité, nous nous sommes même fait un devoir de nous taire le plus possible, afin de donner la parole aux témoins et autres informateurs, nous contentant de rapprocher, de commenter et, au besoin, d'opposer leurs dépositions. Ainsi, tout lecteur attentif peut, sans parti pris, dégager lui-même les déductions et conclusions qui s'imposent à sa bonne foi dûment éclairée. En ce long labeur désintéressé, nous regrettons de n'avoir toujours pu donner à toutes nos citations les références dues, — ce dont nous nous excusons très sincèrement auprès de nos collaborateurs plus ou moins inconscients. Qu'ils veuillent bien comprendre qu'une longue

1. Lorsque Vigny vient de constater que « le talent d'exécution » venait à Charles Lassailly surtout « quand il était malade », F. Baldensperger ne va-t-il pas lui-même jusqu'à dire en son édition du *Journal d'un Poète* (p. 363) : « Il semble à l'auteur de *Chatterton*, non sans raison, qu'un lien douloureux rattache l'excitation mentale propre à la poésie à certaines agitations criminelles, et bien des faits lui donnent raison. Ce sinistre assassin qu'était Lacenaire n'était-il pas, en effet, poète ? » Nous n'aurions pas osé tant dire.

guerre désastreuse nous a imposé d'inévitables déplacements, des difficultés presque insurmontables et jusqu'à des angoisses très personnelles. Aussi que de fois avons-nous été tenté de renoncer à une tâche d'autant plus ingrate que toute publication apparaissait plus difficile, voire même impossible en temps de guerre ! Maintenant qu'elle se trouve enfin achevée au terme d'une longue vie, nous ne pouvons plus espérer pour cette publication qu'un concours généreux qui lui trouverait quelque utilité ou même quelque mérite. Ce concours, nous l'avons trouvé en une très libérale maison d'édition ; nous lui en sommes reconnaissant.

Toutefois, notre profonde reconnaissance, nous devons aussi l'exprimer très vivement à notre vieil ami et collègue Charles Wahart, qui a bien voulu lire avec la plus grande attention nos longues pages manuscrites ; pour ses judicieux conseils et même ses maintes corrections dont nous avons tiré tout le parti possible, les plus bienveillants de nos lecteurs lui doivent une gratitude dont ils n'ont pas conscience.

Paris, décembre 1944.

P.-S. — *A ces remarques déjà vieilles de quelques mois, ajoutons-en une autre qu'imposent de nouvelles recherches et découvertes. Des œuvres plus ou moins récentes nous obligent dans les pages qui suivent à parler plus longuement que nous ne l'aurions voulu des relations aussi discutées que compliquées d'Alfred de Vigny et de Marie Dorval, relations qui ont pourtant exercé sur son œuvre comme sur sa vie une indéniable influence qu'on ne doit pas plus dissimuler que mal interpréter. Si nous en parlons ici plus longuement que nous l'aurions voulu, ce n'est nullement, comme on pourra le constater, par un goût indiscret pour le scandale ; non, c'est par ce respect de la vérité qu'exigent également la critique littéraire et l'analyse psychologique.*

En vue de cette mise au point désormais indispensable, nous avons dû prêter une oreille attentive aux nouveaux témoignages qu'apportent surtout les trois auteurs suivants : — d'abord, Émile Coupy, dont nous regrettons de n'avoir pas plus tôt connu l'œuvre presque introuvable de nos jours : Marie Dorval (1798-1842), *Paris,* 1868, *œuvre trop dédaignée malgré tant de renseignements précis qu'elle fournit sur l'actrice, sur sa famille, sur*

leurs navrantes vicissitudes ; — ensuite Ferdinand Baldensperger dont les abondantes, non moins qu'importantes, citations, indiquées C.D., proviennent tant des manuscrits de Vigny copiés par la famille Dorison d'après le dossier que voulut bien confier l'héritier littéraire Louis Ratisbonne (*cf.* le Journal d'un Poète, *édition L. Conard, Paris,* 1935) *que de ceux du dossier Vicaire acquis par Spoelberch de Lovenjoul et légué à l'Institut de France qui le garde en son Musée de Chantilly ; ces dernières citations, publiées dans la* Revue de Paris (15 *janvier* 1934), *puis dans le* Journal d'un Poète (pp. 485-90, 494-5, 503-5, *édit. L. Conard*) *montrent l'influence de Marie Dorval sur la première conception d'*Éva ; — *enfin et surtout les* Lettres de Marie Dorval à Alfred de Vigny (*Librairie Gallimard, N. R. F., Paris,* 1942), *présentées par Charles Gaudier avec des renseignements aussi variés que précis. Bien que nous ne soyons pas toujours de l'avis de « l'éditeur » (au sens anglais du mot), dont nous reproduisons abondamment quand même textes et remarques, nous n'en sommes pas moins heureux, sans avoir ni pour Vigny tant de sévérité ni pour Marie Dorval tant d'indulgence, de constater avec lui comme avec E. Coupy qu'avec l'âge et les malheurs ne faisaient que croître chez la pauvre actrice dédaignée et délaissée une profonde douleur, de sincères regrets et un sens moral, religieux même, très dignes de cette pitié si chère au poète lui-même : « Pitié ! Pitié ! Eternelle Pitié ! de la haine vous n'en méritez point. » Si abondantes que soient nos citations, dûment signalées, de ces trois œuvres, nous n'en recommandons pas moins l'étude attentive à tout lecteur qui, en son besoin de consciencieuse compréhension, met au-dessus de tout équité et vérité. Sur le sujet si délicat des références, nous sommes très reconnaissant des renseignements si compétents et des conseils si complaisants qu'a bien voulu généreusement nous donner le grand « balzacien » qu'est M. Marcel Bouteron, de l'Institut.*

Ajoutons enfin que nos récentes études historiques à propos de cette « Nouvelle France d'Amérique » qui nous est si chère nous ont révélé d'une manière fort imprévue que maintenant la psychiâtrie ne connaît pas plus de bornes sur notre globe terrestre que dans l'esprit humain. Le 29 juillet 1944, *dans le* Canada *de Montréal, le Dr Gabriel Nadeau, aussi apprécié aux États-Unis que dans le Dominion, tant comme homme de lettres que comme médecin, écrivait sous le titre* Notre maître, le passé morbide ? *un article fort documenté qu'a encore su développer davantage le grand journal*

franco-américain le Travailleur *de Worcester, Mass.* (7 *et* 14 *sept.* 1944) *sous le titre de* Recherches médico-historiques et médico-littéraires au Canada français. « *Sous ses formes multiples et par ses méthodes diverses, répète-t-il avec Berthelot en sa* Pathologie de l'Histoire, *l'esprit scientifique étend son domaine dans tous les ordres... : en histoire notamment il fournit des contrôles et produit des révélations inattendues. Les moins intéressantes ne sont, certes, pas celles qu'apportent les sciences médicales* » ; « *qu'il s'agisse de l'histoire des peuples, précise le* Dr *Nadeau, ou de celle des individus.* » *Au point de vue intellectuel, ajoute-t-il,* « *l'homme et son œuvre font un tout, que cette œuvre soit une création artistique comme un livre, un tableau, une symphonie, ou la somme d'une vie passée dans l'action. L'œuvre nous renseigne sur l'homme ; mais elle ne peut être comprise que si l'on étudie l'homme qui l'a produite. Or,... le physique et le moral exercent l'un sur l'autre une action réciproque... Aussi le mérite de Sainte-Beuve fut-il de modifier complètement la critique littéraire, en y faisant entrer la connaissance intime des écrivains...* « *Ma curiosité, disait cet anatomiste littéraire,* « *mon désir de tout voir de près,... m'entraînaient en cette série* « *d'expériences qui ont été pour moi un long cours de physiologie* « *morale.* » « *Les écrits d'Edgar A. Poe, où se manifeste l'imagination la plus fantastique et la plus macabre, précise le* Dr *Nadeau, ne se comprennent pas sans une étude de sa vie d'ivrogne* [*et bien d'autres tares encore*]. *Ce que l'alcool fut pour l'auteur du* Corbeau, *l'opium le fut pour un autre névropathe, Thomas de Quincey, auteur des* Confessions of an English opium-eater... *Maupassant est mort fou, et la folie avait commencé à étendre son manteau sur lui bien avant qu'il ne lâchât la plume ; le* Horla *n'est-il pas rempli d'idées délirantes ?* »... *Chopin était tuberculeux. Or,* « *les sonates qu'il écrivit vers la fin de sa vie ont quelque chose de fiévreux, de morbide, de fantastique : la mort y passe avec ses terreurs et ses visions macabres* ». *Appliquant sa méthode psychiâtrique à ses compatriotes du Canada, le* Dr *Nadeau dit :* « *Le malheureux poète Émile Nelligan mourut deux fois : à la raison avant de mourir à la vie... La maladie a étiolé Edmond de Nevers et bien d'autres avant de les tuer.* » « *Les recherches médico-historiques et médico-littéraires ont donc, conclut-il, une importance qu'on ne saurait nier : en histoire elles sont les auxiliaires indispensables du chercheur impartial ; en littérature et dans les arts en général, elles aident à la com-*

préhension des œuvres en établissant la corrélation de l'artiste et ses créations. » On voit donc bien que la psychiâtrie étend de plus en plus son domaine par delà l'Europe jusqu'en Amérique ; partout en effet où l'on veut consciencieusement connaître et comprendre plutôt qu'admirer ou blâmer sans expliquer.

PREMIÈRE PARTIE

L'AUBE

Chapitre Premier

ENFANCE ET JEUNESSE

La nature de Vigny est à ce point complexe qu'on a pu en réduire l'analyse à l'examen de ses contradictions. Deux énigmes semblent, toutefois, dominer ce génie encore assez mystérieux : son infécondité relative et son pessimisme presque permanent. Comment, après avoir tant promis et même si abondamment produit dans la première moitié de sa vie, Vigny a-t-il si peu accompli dans la seconde ? D'où vient son âcre mélancolie lentement condensée en système ? Les solutions proposées ne manquent certes point ; la plus magistrale, il est vrai, est peut-être plus déductive qu'inductive ; et la plus savante se trouve confuse à force d'abstractions. Ce que nous voudrions tenter ici, c'est, grâce à l'abondance des matières, présenter, en même temps qu'une étude aussi complète que concise de la vie et de l'œuvre, un exposé précis du double problème psychologique ; et les données de ce problème, c'est à Vigny surtout que nous les demanderons : car, encore plus que ses livres, sa *Correspondance* et son *Journal*, si incomplets qu'ils soient encore, abondent en confidences intimes. Comme un auteur ne saurait être mieux raconté et parfois commenté que par lui-même, nous laisserons donc la parole au nôtre le plus possible, en y ajoutant, toutefois, les nombreuses déclarations des témoins. Peut-être s'apercevra-t-on que du seul arrangement logique des faits se dégage pour la double énigme une solution unique.

I. — Naissance, Parents, Ancêtres

Alfred-Victor de Vigny naquit le 27 mars 1797 (8 germinal de l'an V), à Loches, « jolie petite ville de Touraine », qu'il ne devait jamais connaître ; ses parents n'y habitaient que depuis quelques années « une petite maison retirée » du faubourg de Gesgon, laquelle les abrita tant bien que mal durant « la tempête politique » d'alors[1]. Son père, le chevalier Léon de Vigny, vieil officier de soixante ans, depuis longtemps à la retraite pour cause de blessures, était tout perclus d'infirmités, « étique et plié en deux depuis la Guerre de Sept Ans », précise le baron de Frénilly en ses *Souvenirs*[2] ; sa mère, âgée de quarante ans, avait déjà cette nervosité excessive qui la prédisposait aux affections cérébrales[3]. Si l'on songe que ce couple qui, pour être assez mal assorti en âge, n'en réunissait pas moins près de cent années, venait de subir toutes les épreuves de la Terreur, y compris la perte de biens plus ou moins considérables et, paraît-il, d'espérances plus grandes encore, et même des menaces de mort[4], on ne sera pas trop surpris que l'unique survivant de ses quatre enfants, dont trois morts en bas âge, « le plus faible et le dernier »[5], fût lui-même d'une santé délicate

1. *Journal d'un Poète* (édition Louis Ratisbonne), pp. 255-262.

2. Blessé d'un coup de feu sous les murs de Munster en 1758, dit un document de la Bibliothèque Nationale, « le chevalier d'Émerville (premier titre du futur père de Vigny), hors d'état de monter à cheval, fut jeté dans un tombereau allemand et abandonné à la conduite d'un paysan. Il passa deux jours et trois nuits dans ce tombereau, exposé à l'injure de l'air ; et, dès ce moment, le froid et la blessure le mirent dans un état d'infirmité qui a résisté aux remèdes multiples et aux différentes eaux où il fut envoyé ». Selon le fils, il aurait « reçu une balle dans la poitrine et une dans les reins, qui courbaient son corps et le forçaient de marcher toujours appuyé sur une canne », et bientôt sur deux. (*Journal*, éd. L. Ratisb., 266.)

3. *Ibid.*, 334, 88-91. Cette union, assez mal assortie, dirons-nous, aurait été due en 1790 à l'intervention de l'oncle de la mariée, l'abbé de Baraudin, chanoine de l'église collégiale de Saint-Ours, à Loches, dont l'austère jansénisme mettait au-dessus de tout les considérations spirituelles. Il mourut le 11 juin 1790.

4. Mme de Vigny écrivait alors « deux lettres éplorées » dont le texte se trouve encore dans les archives régionales de Loches. Non sans quelque illusion, Vigny écrit en août 1831 à Aug. Brizeux : « Mon père était *immensément* riche en terres de Beauce ; il a presque tout perdu. » Or son apport en mariage ne consistait qu'en meubles et effets mobiliers estimés 30.000 livres. (Cf. Addenda I en fin de ce chapitre.)

5. *Journal d'un Poète*, 58, 254 (édit. L. Ratisbonne).

et d'une sensibilité maladive. Aussi a-t-on très justement dit du grand poète pessimiste — et il l'avait lui-même pensé[1], — qu'il était « né triste », doué qu'il fut par sa fâcheuse naissance d'une vitalité appauvrie.

« Resté seul enfant d'une famille de Beauce très nombreuse, mais anéantie par la Révolution où périrent mes sept oncles », dit Vigny, « ma naissance fut tout pour mon père et pour ma mère qui furent consolés par ma vie de la mort de mes trois frères »[2]. On choya donc « avec un amour sans pareil », ce fragile héritier d'un noble nom ; et, par excès de prudence, — après avoir retiré deux mille écus de la vente de la maison familiale (acquise sept ans plus tôt pour 10.000 livres) — on l'emmena même, en février 1799, âgé de moins de deux ans, à Paris, loin de « l'ombre de cette prison du château » de Loches qu'on nomme « tour d'Alaric ». « Quoique la Beauce fût la patrie de mes pères, dira le poète si tôt déraciné, et la véritable pour moi, Paris fut presque ma patrie, Paris avec ses boues, ses pluies et sa poussière, Paris avec sa tristesse bruyante et son éternel tourbillon d'événements, Paris, triste chaos, me donna de bonne heure la tristesse qu'il porte en lui-même et qui est celle d'une vieille ville, tête d'un vieux corps social[3]. » Nos réfugiés de province vinrent tout d'abord s'installer à l'Élysée-Bourbon, qui est devenu de nos jours demeure présidentielle. A cette époque, « ce palais confisqué durant la Révolution et administré par une compagnie de capitalistes qui l'avaient acquis comme bien national », était devenu « un vrai caravansérail (dénommé « Folies-Bourbon »,) où Candide, dit Frédéric Masson, n'eût pas été déplacé ». Sans parler du rez-de-chaussée où s'étaient aménagées une vingtaine de boutiques, les divers étages étaient devenus le refuge pittoresque d'une quinzaine de locataires fort hétéroclites : « duchesse, jacobins, émigrés, généraux destitués, valets de chambre du ci-devant roi, cuisinières retirées, filles entretenues hors d'âge,

1. « Ma tristesse née avec moi » (*Correspondance*, édition Sakellaridès, 45). « Je suis né sérieux jusqu'à la tristesse, dira-t-il en septembre 1849. Je suis rentré dans la tristesse qui est ma nature. » On ne saurait être plus affirmatif, et d'autres preuves viendront encore à l'encontre de certaines dénégations nullement justifiées.

2. *Journal* (édition L. Ratisb.), 263.

3. En 1831, Vigny n'en dit pas moins à Brizeux : « Paris, chère ville bien-aimée du Beauceron qu'on y apporta à deux ans ». Or, né à Loches, Vigny était Tourangeau de par sa naissance.

etc... »[1]. Entre autres locataires, la duchesse de Richelieu occupait, pour un loyer annuel de 1.200 francs, le premier étage du côté jardin. « L'autre partie du premier étage (ou du moins quatre modestes pièces), donnant sur la grande cour de l'hôtel fut louée par mon père, dit Vigny, à raison de 700 francs de loyer annuel. Le jardin, qui s'étendait alors, paraît-il, jusqu'à la Seine, était en tout temps le nôtre hors le dimanche, parce que les propriétaires, ne voulant rien négliger, en avaient fait pour les jours de fête une sorte de Tivoli où les Parisiens, éternels danseurs, venaient passer la soirée. » Sous l'œil vigilant de sa mère, conformément aux préceptes de l'*Émile*, l'enfant reçut là une éducation très saine en son hygiène fortifiante : le matin, bain froid, le jour marche à pied, gymnastique et, plus tard, exercices d'escrime et de tir, sous la direction d' « anciens soldats ». Parfois il passait ses vacances chez une tante au Tronchet en Beauce. C'est ainsi, grâce à tant de soins, que fut peut-être sauvé du sort de ses trois aînés ce dernier et chétif rejeton des Vigny (cf. p. 16, note 2).

Lorsqu'en mars 1804 Napoléon eut fait don au prince Murat de ce palais désaffecté, les Vigny durent se réfugier dans un autre appartement non plus fastueux au Marché d'Aguesseau. Là, assez solitaire, l'enfant grandit chétif, précoce et rêveur, apparemment plus fille que garçon, entre ces deux parents disparates dont le caractère, non moins que l'âge, intervertissait les rôles[2]. Belle, intelligente, grave, autoritaire, Mme de Vigny, en vraie matrone chrétienne, quelque peu janséniste, dit-on[3], ne veilla pas moins strictement à la pieuse et rigide éducation de son fils qu'à l'indispensable économie d'un

1. *Le Temps*, 28 avril 1909.

2. *Journal* (édit. L. Ratisb.), 261, 267. « Jamais la tendresse sévère et jalouse de mes parents, dit un « inédit » cité par M. P. Flottes (*la Pensée politique et sociale d'Alfred de Vigny*, 1929, p. 6) ne me laissa dans les premiers temps ni avec des compagnons de mon âge, ni avec des domestiques. » C'est ainsi qu'il entra dès lors, dit-il, « seul, en silence et tout entier dans les secrètes demeures et les longues avenues de mes rêveries sans fin » et contracta même ses précoces habitudes de travail nocturne, puisqu'il dit en son *Journal* (236) qu'après avoir lu les *Mémoires* du Cardinal de Retz : « Je rallumais ma bougie dans ma chambre et écrivais au crayon une histoire de la Fronde ».

3. En 1901, Léon Séché (*Alfred de Vigny*, I, 430-440) trouva dans le grenier du Maine-Giraud de vieux livres jansénistes de Nicole, du Guet et autres. En marge de ces livres, l'abbé de Baraudin avait signalé pour l'édification de ses nièces Amélie et Sophie, dans les *Lettres* de l'abbé du Guet, des passages tels que ceux-ci : « *l'Édification chrétienne* ». « Avis particulier sur

ménage fort restreint. Vigny loue, en même temps que « son air charmant et le sourire fin de ses grands yeux noirs » (*Journal*, 90), « cette âme forte, cette raison froide et calme comme celle d'un magistrat » ; et il ajoute : « Elle avait pour moi la grave sévérité d'un père et l'a toujours conservée, tandis que mon père ne me montra jamais qu'une maternelle tendresse. » Il le perdit, du reste, dès l'âge de dix-neuf ans. « Ton père te confia totalement à mes soins, confirme en 1821 une longue lettre de la mère. Moi seule t'instruisis jusqu'à huit ans. Je t'ai dirigé d'accord avec lui pendant dix-sept ans, suppléant à l'éducation publique par ma surveillance et mes exhortations journalières, voulant faire de toi un honnête homme, recommandable par ses vertus et ses talents de tout genre. » « J'ai reçu une éducation très forte », conclut le poète, sa mère ayant, est-il dit, « jeté en son âme les premières idées du bien et dans son esprit les germes du goût et le désir de s'instruire ». Elle avait, confirment ceux qui l'ont connue avant la terrible maladie de ses dernières années, une intelligence des plus élevées unie à une rare fermeté de caractère (Louis Ratisbonne, *Journal d'un poète*, préface, p. 2).

Cependant, en véritable grand-père indulgent, enjoué et loquace, quelque peu voltairien, M. de Vigny, forcément sédentaire, comblait la frêle petite tête blonde, déjà trop naturellement extasiée, de caresses attendries et de longs récits d'un autre âge. Le poète s'est lui-même graphiquement dépeint : assis au coin du feu sur les genoux rhumatisants du « bon vieillard à cheveux blancs » « aux traits fins », qui, tout courbé par les blessures et les ans, faisait volontiers montre « d'un esprit infini et d'une merveilleuse grâce à conter »[1] ; aussi était-

plusieurs devoirs de la vie chrétienne », etc... Il n'est guère douteux que pareilles lectures influèrent sur la formation morale de la mère et, par suite, sur celle du fils qui devint plus tard possesseur de ces livres au Maine-Giraud où les avait pieusement conservés sa tante Sophie, chanoinesse de Malte.

1. *Journ.*, éd. L. R., 55, 265. « Instruit et gai, est-il dit ailleurs, plein de grâce en ses manières. » En somme, si l'on voulait en partie expliquer par l'influence divergente des parents certain dualisme intime qui caractérisera souvent la nature longtemps oscillante de Vigny, il faudrait attribuer d'une part au père, en même temps qu'un goût parfois immodéré du décor historique, une frivole affectation de bel esprit qui dépare trop fréquemment dans sa vie comme dans ses œuvres (dans *Stello* surtout et même dans *Servitude et Grandeur militaires*) la gravité naturelle de l'auteur de *Moïse* et des *Destinées* et, d'autre part, à la mère cette gravité même avec son excès de raideur et de solennité et aussi les goûts artistiques, les tendresses poétiques,

ce pour cet enfant si précocement sérieux « grande fête », bien préférable au banal divertissement des soirées mondaines, quand il lui était accordé en de calmes veillées de prêter une oreille aussi fidèle qu'attentive aux funestes péripéties — funestes au narrateur même — de la Guerre de Sept Ans, aux complaisantes évocations des héros d'antan : Frédéric le Grand, « ce roi philosophe[1] », M. de Chevert, M. d'Assas et à tous les frivoles commérages et à toutes les déplorables intrigues de l'Œil-de-Bœuf et aux cent prouesses de guerre et aux mille exploits de chasse accomplis par les aïeux. « Je ne me lassais pas d'entendre cette conversation, dit-il ; M. de Malesherbes avait été l'ami de mon père ; je touchais ainsi la main qui avait touché celle de Louis XV[2]. » Toute sa vie, l'âme de Vigny, plus rêveuse qu'active, plus craintive que confiante, se plut ainsi, conformément à sa faiblesse native, à se reposer mélancoliquement dans les regrets du passé bien plutôt qu'à se projeter d'un essor hardi dans les périlleuses aventures de l'avenir : n'est-ce point là le caractère habituel des natures fragiles[3] ? (Cf. Addenda II).

Depuis huit générations, en effet — et non pas depuis les croisades ni depuis Philippe-Auguste, comme le crut leur dernier rejeton — les chevaliers de Vigny, jadis anoblis par Charles IX en la personne d'un ancêtre de robe courte, n'avaient guère cessé d'envoyer aux armées du roi, leurs garçons fort nombreux parfois, lesquels, la commission de capitaine acquise ou la croix de chevalier de Saint-Louis obtenue, se retiraient paisiblement, après quelque bref séjour à la cour, sur leurs terres de Beauce toujours grandissantes[3]. Non sans

en somme ce qu'il y eut de plus rare et de plus précieux dans le génie comme dans le caractère de Vigny. Comme tant d'autres hommes, celui-ci fut donc surtout le fils de sa mère, et son cœur, sinon sa claire raison, le lui disait bien. (Cf. p. 220 et Appendice I.)

1. « Mon père avait pour Frédéric II, lirons-nous dans *Serv. et Gr. milit.*, ch. I, cette admiration éclairée qui voit les hautes facultés sans s'étonner outre mesure,... me disant toutefois comment trop d'enthousiasme pour cet illustre ennemi avait été un tort des officiers de son temps. » Cf. Voltaire.

2. *Journal* (édit. L. Ratisb.), 266, *Servitude et Grandeur militaires*, 11. (Cf. Appendice.)

3. En août 1831, Vigny parle à Aug. Brizeux de son « inutile vie » d'alors, « bonne tout au plus à consoler la vieillesse de mon bon père et à lui fermer les yeux ».

3. *Journal*, 258, 267.

fierté le poète a, en 1863, célébré dans l'*Esprit pur* les rudes vertus de ces « obscurs » aïeux, au nom desquels il prétendit avoir seul donné quelque lustre :

Ils furent opulents, seigneurs de vastes terres,
Grands chasseurs devant Dieu, comme Nemrod, jaloux
Des beaux cerfs qu'ils lançaient des bois héréditaires
Jusqu'où voulait la mort les livrer à leurs coups ;
Suivant leur forte meute à travers deux provinces,
Coupant les chiens du roi, déroutant ceux des princes,
Forçant les sangliers et détruisant les loups ;

Galants guerriers sur terre et sur mer, se montrèrent
Gens d'honneur en tout temps comme en tous lieux, cherchant
De la Chine au Pérou les Anglais, qu'ils brûlèrent
Sur l'eau, qu'ils écumaient du levant au couchant ;
Puis, sur leur talon rouge, en quittant les batailles,
Parfumés et blessés revenaient à Versailles
Jaser à l'Œil-de-Bœuf avant de voir leur champ.

Mais les champs de la Beauce avaient leurs cœurs, leurs âmes,
Leurs soins. Ils les peuplaient d'innombrables garçons,
De filles qu'ils donnaient aux chevaliers pour femmes,
Dignes de suivre en tout l'exemple et les leçons ;
Simples et satisfaits si chacun de leur race
Apposait saint Louis en croix sur sa cuirasse,
Comme leurs vieux portraits qu'aux murs noirs nous plaçons[1].

Et ils n'étaient pas moins fiers de leurs aïeux, non plus, les ancêtres maternels, les de Baraudin. D'origine piémontaise, (et non « sarde », comme le dit Vigny), par « le capitaine d'aventuriers » Emmanuel Baraudini, né dans le diocèse d'Yvrée *(sic)*, ils n'avaient cessé depuis leur anoblissement sous François Ier, en mars 1548, de demeurer de père en fils gouverneurs du château de Loches à titre de « lieutenant de roi », tout en gardant leur « château de l'Ardoise » à Pithiviers. Le dernier d'entre eux, Didier de Baraudin, grand-père du poète, « retiré chef d'escadre » de la flotte de Brest, y vint en pleine Révolution terminer une carrière assez malchanceuse.

1. Cf. Addenda III (à la fin de ce chapitre I).

Une terrible nouvelle l'y acheva : il apprit brutalement, le 13 thermidor de l'an III, que son fils unique Louis, qui, âgé de trente-cinq ans, s'était distingué sous les ordres de Suffren, avait été pris les armes à la main dans l'armée de Condé et fusillé sur le matelas même où le clouaient ses blessures. Vainement avait-il écrit, pour sa défense, comme plusieurs de ses compagnons de captivité, qu'il avait été contraint par la plus affreuse misère d'accepter un emploi dans le corps d'Hector ; il fut condamné à mort comme une centaine d'autres émigrés, dont une dizaine de nobles. Au milieu de tant d'autres épreuves en cette tourmente révolutionnaire, son père ne lui survécut guère que de deux années. (Cf. Addenda III.)

De cette double lignée de vaillants marins et de vaillants soldats, le poète des *Destinées* hérita bien moins les qualités physiques que les vertus morales. Ce qu'en dépit de leurs superficielles boutades sur la vanité des parchemins, du reste pieusement thésaurisés, ces très dignes hobereaux presque ruinés ne manquèrent pas, en leur « paisible exaltation » et en leurs « indignations imposantes », de transmettre à leur unique descendant, ce fut, à défaut du patrimoine ancestral passé pour une poignée d'assignats en des mains roturières, le meilleur legs moral de la vieille noblesse militaire de France, c'est-à-dire la religieuse fierté de la race, avec tous ses inévitables défauts, sans doute, de stérile orgueil et d'aveuglement puéril, mais aussi avec toute sa dignité de tenue, toute sa loyauté de dévouement, tout son raffinement d'héroïsme, bref tout son très noble culte de l'honneur, allât-il jusqu'au point d'honneur. « Mon père et ma mère, disent de ces parents apparemment cornéliens les *Mémoires inédits* de leur fils, vivaient dans le sublime comme dans leur atmosphère naturelle. Il m'a été fatal d'entendre ainsi des sentiments héréditaires si élevés : car le reste des hommes me parut trop bas et indigne d'estime. » « Je cherche inutilement, ajoute-t-il même, à rien inventer d'aussi beau que les caractères dont ma famille me fournit les exemples. J'écrirai leur histoire, leur mémoire plutôt, et je les ferai admirer comme ils le méritent[1]. » A défaut d'un si beau

1. *Journal* (éd. L. Rastib.), p. 151. « Mon père, dit-il encore (p. 269), avec son esprit juste et charmant, m'avait du premier coup donné l'idée la plus vraie de la noblesse et en avait à jamais en moi détruit le faux orgueil. Je me souviens encore de la soirée où je lui dis : « Qu'est-ce donc que la noblesse ?» Il me sourit, m'assit sur ses genoux et pria ma mère de lui donner un volume

panégyrique, le dernier des Vigny a donné quelque chose d'autrement précieux : tout l'héroïsme réel ou imaginaire que ses ancêtres n'avaient pu mettre que dans leurs paroles fugitives et leurs actions éphémères, le poète l'a pour toujours fait passer dans l'exemple inoubliable de sa vie et dans la leçon impérissable de ses vers pour l'édification permanente de l'humanité.

Par malheur, de cette même aristocratie que venait de déclasser la Révolution, l'enfant docile reçut une autre empreinte non moins funeste qu'ineffaçable. Dans les vieux salons démodés et séditieux du faubourg Saint-Honoré que fréquentaient les Vigny, on ne rencontrait guère que des ci-devant comme eux ou des fils d'émigrés, tous presque aussi mécontents et encore plus envieux même des succès de l'Empire que de ceux de la République, aussi incapables de s'adapter aux impérieuses exigences du nouveau régime qu'aux irréparables ruines de l'ancien, irréconciliables ennemis de leur propre temps. « Revenu le soir chez mon père, avoue l'écolier attentif[1], assis parmi des vieillards illustres, je trouvais une conversation élevée, élégante, pleine de la connaissance des choses

de Mme de Sévigné. « Voici, me dit-il, voici la vérité dans une chanson de M. de Coulanges à Mme de Sévigné, quand on disputait sur l'ancienneté d'une famille : « Nous fûmes tous laboureurs, nous avons tous conduit notre charrue ; l'un a dételé le matin, l'autre l'après-dînée. Voilà toute la différence ». « Un soir, dit-il encore, je demandai pour la première fois de ma vie ce qu'était *noblesse* et *mésalliance*. Mon père, croisant l'une sur l'autre ses jambes et ses bas de soie, prit une prise de tabac dont il jeta les trois quarts sur son jabot et sa culotte de soie noire, et me dit : « Cela n'a guère plus de valeur à présent que cette poussière, mon ami ; ce sont de *pompeuses bagatelles* qu'il faut oublier comme de mauvaises pensées. Se chargera qui voudra plus tard de te les expliquer, mon enfant ; tu as mieux que cela à apprendre. » N'empêche que, par une contradiction aussi fréquente qu'inconsciente peut-être, le bon gentilhomme collectionnait soigneusement tous les documents concernant sa famille et d'autres même qui, plus ou moins glorieux, ne s'y rapportaient nullement, et qu'un beau jour il gratifia son unique descendant du plus que douteux titre de « comte ». C'est précisément ce dossier, complaisamment compulsé et annoté par le fils, qui se trouve à la Bibliothèque Nationale (Pièces originales, 2997-2998). « Dès que je sus lire, dit le poète, on me montra ma généalogie et mes parchemins que j'ai encore en ma possession. » (*Journ.*, éd. L. Rat., 257.) Chaque soir et chaque matin, à l'heure de la prière, le chevalier Léon de Vigny faisait pieusement baiser au petit Alfred les quatre fleurs de lys de sa croix de Saint-Louis. De son grand-père Baraudin, Vigny disait de même : « Il unit à l'énergie de l'homme de mer le ton de l'homme de cour. »

1. *Journ.* (éd. L. Ratisb.), 267, 270.

et des hommes, le ton du meilleur monde, mais la haine du temps actuel et le blâme, le mépris du pouvoir, de l'Empire, des parvenus et de l'Empereur lui-même. Les conversations du temps passé et des hommes du monde qui avaient beaucoup vu et beaucoup lu m'étendaient les idées ; mais leurs chagrins me serraient le cœur... Quelquefois, cela me donnait une sorte d'effroi religieux : tout ce siècle écrasé par la Révolution, morte aussi sous cet Empire où je vivais, ou plutôt faisant la morte... L'expérience chagrine de la vieillesse entrait dans mon esprit d'enfant et le remplissait de défiance et d'une misanthropie précoce. » De cette fâcheuse formation ou plutôt de cette déformation du peu vivace rejeton d'une vieille race et de vieux parents, trop frêle pour réagir énergiquement contre toutes les contraintes du dehors et s'épanouir librement au grand soleil des vivants, semblent bien dater, en même temps que cette sourde révolte contre l'implacable fatalité des choses, en même temps que cet intime désaccord avec la réelle société des hommes, en même temps que cette inconsciente habitude de triste reploiement sur soi et aussi de fier isolement aristocratique, toutes ces latentes et permanentes tendances vers un idéalisme aussi hautainement stoïque que sombrement pessimiste, lesquelles firent chez Vigny à la fois le pathétique malheur de sa vie et la rare originalité de son œuvre.

II. — Éducation

De cette double inadaptation et vitale et sociale, on ne tarda guère à s'apercevoir. Le premier contact avec le monde d'un enfant trop choyé, affiné jusqu'à la délicatesse, déjà dévié même de la croissance normale, ne pouvait être qu'un heurt pénible, et ce le fut, en effet. Pas plus que Cooper, Sully-Prudhomme et tant d'autres âmes trop délicates, Vigny ne put s'accommoder de « l'éducation en commun ». « Lorsque tu vins au monde, dit Mme de Vigny, ton père s'engagea à ne jamais contrarier mes plans d'éducation : il a tenu parole. » « Jusqu'à l'âge d'être un écolier, confirme Vigny, j'eus à Paris toutes sortes de maîtres que ma mère choisit bien et dirigea mieux encore. Elle avait pour moi la grave sévérité d'un père et l'a toujours conservée, tandis que mon père ne me montra jamais qu'une tendresse maternelle » ; disons une tendresse de

grand-père, puisqu'il avait soixante ans dès la naissance de son fils. Quelles que fussent les grandes qualités de cette mère plus ou moins virile, « cette éducation, confinée et solitaire, sous une direction purement féminine, dit Estève (*op. cit.*, 9), dut contribuer à développer chez l'enfant une sensibilité précoce, dont il ne tarda pas à souffrir ». C'est précisément ce que Vigny avouera lui-même : « J'étais né d'une sensibilité féminine, dit-il en son *Journal* (avril 1833). Jusqu'à quinze ans, je pleurais, je versais des fleuves de larmes par amitié, par sympathie, pour une froideur de ma mère, un chagrin d'un ami ; je me prenais à tout et partout j'étais repoussé. Je me renfermais comme une sensitive. » Plus que féminine même cette sensibilité n'était-elle vraiment pas d'origine morbide ? Lorsque donc, vers la huitième année, Mme de Vigny, qui avait épuisé toutes ses ressources d'enseignement domestique, se résigna, non sans scrupules ni durs sacrifices pécuniaires[1], à mettre son fils en demi-pension à l'institution Hix (1807-1811), puis à titre d'externe au Lycée Bourbon, alors appelé Bonaparte et depuis Condorcet, le petit noble dédaigneux et souffreteux ne put se conformer au régime « sordide », à l'en croire, ni à l'esprit égalitaire du lieu. Aussi, en présence de cet « abrégé du monde » qu'est l'école, fut-il saisi « d'un incroyable étonnement ».

« Le temps le plus malheureux de ma vie fut le temps du collège, gémit encore le poète à cinquante ans... Le collège bien triste et bien froid me faisait mal par mille douleurs et mille afflictions... J'étais persécuté par mes compagnons. Les enfants du collège, en notre détestable éducation qu'on nomme l'ins-

1. « Mon père ruiné par la Révolution, dit le *Journal* de 1831, consacra le reste de son bien à mon éducation. » A propos de sa mère, Vigny dit encore en ses *Mémoires inédits* : « Je ne crois pas que jamais esprit plus vit, plus varié, plus fin, plus gracieux,... ait créé, alimenté et soutenu pendant une absence de toute la vie une correspondance pareille à celle de ma mère et de sa sœur (chanoinesse de Malte au Maine-Giraud). Rien n'y était écrit pour la parade... Tout venait du fond de l'âme et des choses de la vie. Tout était senti, pensé de source originale et pure, exprimé dans la langue la plus facile, la plus limpide et la plus correcte, cette langue traditionnelle des meilleurs temps du grand monde ». N'oublions pas que Mme de Vigny n'était pas seulement belle et distinguée, avons-nous dit, mais encore bonne musicienne et peintre d'un certain talent, comme le prouve au moins, un portrait de son fils. Aussi cultiva-t-elle en son fils le goût des arts, en même temps que ces exercices physiques dont nous avons parlé.

truction publique[1], me disaient : « Tu as un *de* à ton nom ; es-tu noble ? » Je répondais : « Oui, je le suis ». Alors ils s'éloignaient de moi avec un air de haine, ou ils me frappaient. Je me sentais d'une race maudite : je vis que les nobles étaient en France, comme les hommes de couleur en Amérique, poursuivis jusqu'à la vingtième génération et au delà... Une impression de tristesse ineffaçable blessa donc mon âme dès l'enfance[2]. » Cette anecdote n'est-elle pas caractéristique ? Toute sa vie l'auteur de *Moïse* et de *Stello* ne s'est-il pas cru de « race maudite » ? n'a-t-il pas dénoncé la basse voix des malveillances humaines clamant aux oreilles trop sensibles du poète, du noble et de tout être supérieur : « Ah ! tu te prétends au-dessus de nous, par ta race, ta vertu, ou ton génie. Eh bien ! tiens » ; et, à défaut de coups, pleuvaient insultes, calomnies ou sarcasmes. Ne prévoit-on pas, dès maintenant, avec la perfidie en plus, l'attitude de Sainte-Beuve et, avec la brutalité en moins, celle du comte Molé ? Toujours à la fois trop faible et trop fier pour prendre sa revanche, Vigny se retirait dès lors sous la tente, pansant dans le silence de la résignation des blessures dont la

1. Vigny a contre « l'éducation universitaire » de son temps d'autres griefs assez légitimes : « Rien de plus niais, dit-il (*Journal*, 1843), que la routine des classes : du latin et du grec pour tous. Les œuvres anciennes sont excellentes pour former le style. Or, qui a besoin avant tout d'un style ? ceux qui doivent être professeurs, rhéteurs ou par hasard très grands écrivains éloquents ou, par un hasard plus grand encore, poètes. Mais la majorité de la nation a besoin d'éducation professionnelle et spéciale. » On n'a guère de nos jours obvié à ce mal, semble-t-il, qu'en s'exposant à un autre plus grand encore, c'est-à-dire en donnant un enseignement plus complexe à un nombre toujours croissant de jeunes gens inaptes à le recevoir. S'élevant également contre l'internat : « Il est bon, dit-il fort justement, que les enfants reviennent le soir entendre le langage de leur famille, ce port d'où ils partent et où ils doivent toujours revenir. Ceux qui n'entendent jamais que les propos du collège ne sont plus en harmonie avec leur maison quand ils y rentrent ; ils n'ont sur la vie que les idées que les autres leur ont données et des ambitions fausses, étrangères aux désirs justes et réfléchis de leurs parents, hostiles quelquefois... La conversation des parents développera en eux ce qu'on oublie dans l'enseignement public : le cœur » (*Corresp.*, 296). D'après les notes biographiques à lui fournies, Brizeux dit que Vigny fut même « six mois en *pension* chez M. Hix, rue Matignon ». « Puisqu'il faut qu'un homme s'exerce à lutter contre tous dans la cohue de la vie publique, dit-il (cf. Ernest Dupuy, I, les *Amitiés*, p. 36), il peut arriver pour quelques-uns que par hasard l'éducation se soit trouvée bonne ; mais en somme je la maintiens mauvaise et source de vices et de dépravations incalculables... ».

2. *Journal*, 269 ; *Mémoires inédits* cités par E. Dupuy, 195-196.

cruauté et l'injustice entretenaient secrètement l'amertume de ses pensées.

On n'insultait pas seulement, croit le jeune persécuté, à sa supériorité aristocratique ; on exploitait encore sa supériorité intellectuelle. Disons plutôt : sa délicatesse naïve ; car presque toujours, il faut bien l'avouer, il y a en ces pauvres souffre-douleurs quelque faiblesse native. « Revenu au collège, dit-il, je trouvais dès le point du jour l'hostilité de mes grands camarades, qui s'indignaient de voir des prix d'excellence donnés constamment à un petit garçon dont le corps ressemblait par sa délicatesse à celui d'une petite fille. Ils me prenaient le pain de mon déjeuner, et je n'en rachetais la moitié qu'à la condition de faire le devoir, le thème ou l'amplification de quelque grand qui m'assurait à coups de poing la conservation de cette moitié de mon pain. Il prenait l'autre pour son droit, le thème en sus, et je déjeunais[1]. » La supériorité du jeune prodige devait, en effet, sembler d'autant plus provocante à des natures brutales que son isolement le rendait plus faible. Dès le lycée, Vigny eut peu ou point d'amis ; des condisciples que nous lui connaissons : Alfred d'Orsay, le futur compositeur Hérold, Xavier de Ravignan, Dittmer, les deux frères Mathieu et Serge Mouravief, futures victimes de révolutions russes, le prince d'Aremberg, aucun ne fut alors son intime ; jeune ou vieux, Stello ne se liait guère et, comme son Masque de Fer, peut-être gémissait-il tout bas :

> Jamais je ne connus cette rare parole
> Qu'on appelle amitié, qui, dit-on, vous console.

« Tout cela, conclut-il, me rendit sombre, triste et défiant :... car les chagrins d'enfance laissent dans l'homme une teinte de sauvagerie difficile à effacer durant le reste de sa vie. Ces peines qu'on prend fort en mépris sont proportionnées à la force de l'enfant, la dépassent quelquefois et jettent une couleur sombre sur tout l'avenir[1]. »

Il y parut dès lors. Chaque soir, avant de rentrer au logis, le lycéen malgré lui, s'en prenant, faute de mieux, à la lourde

1. *Journ.*, éd. L. Ratisb., 27.

2. *Ibid.*, 268, 272. Comme nous le verrons plus tard, il ne retrouva guère le comte d'Orsay qu'en Angleterre où il se lia intimement avec lui et Ravignan qu'au temps où celui-ci, devenu Jésuite, entreprit sa conversion.

porte de sa geôle maudite, la faisait, dit-il, « claquer avec violence ». N'est-ce pas avec la même violence, mieux contenue, à vrai dire, que plus d'une fois se referma aussi cette porte, à peine symbolique, de la tour solitaire où le poète en sa maturité abrita durant trente ans contre toutes les vilenies d'un monde odieux sa dignité offensée ? Et, de même encore que l'auteur des *Destinées* renoncera délibérément à tous ses succès de théâtre, de romans et de poésie pour se condamner au silence libérateur, l'adolescent de quatorze ans qui réussissait si bien, à l'en croire, en ses premières années d'étude se mit de parti pris à ne plus faire son travail d'écolier, à seule fin d'obtenir une délivrance prématurée. « Calculant, dit-il, que la force de ce que je faisais était cause de cette place qui m'était donnée parmi ceux qui me surpassaient en âge et en force de corps, je résolus de travailler mal, préférant les punitions des maîtres aux mauvais traitements des élèves et espérant être retiré chez mes parents. Je réussis à cela ; et, après quelques années de seconde et de rhétorique employées à mal comprendre le grec et le latin, je revins sous le toit paternel[1]. » Ainsi, fuyant les vaines luttes mesquines et déjà las de l'hostile société de ses semblables, l'impuissant Moïse de demain abdiquait dès l'école pour ne stoïquement chercher qu'en son for intérieur à la fois son orgueil et son bonheur[2].

1. *Journ.*, éd L. Ratisb., 272.

2. D'après les *Mémoires inédits*, l'éducation de Vigny aurait été au physique, sinon au moral, plus forte qu'on ne se l'était imaginé. Désolés de la perte de leurs trois aînés, les parents se seraient décidés, avons-nous dit, à recourir pour le dernier-né aux méthodes préconisées dans l'*Émile* de Rousseau : point de maillot, fréquentes ablutions froides, vêtements légers même en hiver, longues promenades à pied, exercices de gymnastique, tir à l'arc, à l'arquebuse, au pistolet, etc... Grâce à Jean-Jacques, ou plutôt à la clémence de Dame Nature, l'enfant vécut, mais resta pâle, frêle, de poitrine délicat, plus docile et rêveur qu'une fille. Comme Émile encore, le trop sérieux Alfred grandit dans un isolement funeste, loin de tout camarade de jeux. « Admis à côté des hommes faits », dit-il, « assis parmi des vieillards illustres », il ne connut pas de plus grand plaisir que « la conversation grave du soir ». Et, tandis que le père par ses récits du temps passé développait chez le petit auditeur attentif ce goût précoce de l'histoire qui devait plus tard se manifester dans *Cinq-Mars*, *la Maréchale d'Ancre* et même *Stello* et *Quitte pour la Peur*, la mère par ses promenades au Louvre et ses leçons de peinture ou de musique développait chez l'enfant, doué d'une vue fine, paraît-il, « d'une oreille juste et d'une belle voix », ces goûts artistiques dont la trace se révèle dans l'harmonie précoce des vers comme dans le groupement pittoresque de certaines scènes, dans tel chapitre de roman comme dans l'admiration pour

Au frêle et fier adolescent si sensible aux inévitables brutalités de la vie, la sagesse maternelle, qui avait d'abord choisi « toutes sortes de maîtres qu'elle dirigeait elle-même », dit le poète non sans quelque contradiction, ne sut pas finalement imposer au foyer familial de mentor plus expérimenté qu'un précepteur ecclésiastique, l'abbé Gaillard. « J'ai reçu une éducation très forte », n'en déclare-t-il pas moins, en mai 1838. Rapidement, en effet, en ce régime de serre chaude, les facultés intellectuelles du poète naissant se développèrent, et même ne se développèrent que trop, dans le sens où les appelait une imagination facilement exaltée : en sa solitude studieuse, le jeune Vigny s'éprit de littérature. « On m'éleva bien, assure-t-il, on développa le sentiment des arts que j'avais apporté au monde... Ma véritable éducation littéraire fut toutefois celle que je me fis à moi-même, lorsque, délivré des maîtres, je fus libre de suivre à bride abattue le vol rapide de mon imagination insatiable. Je dévorais un livre, puis un autre au milieu d'une bibliothèque qui faisait mon bonheur. [J'abandonnai l'idée d'écrire l'*Histoire de la Fronde*, ajoute-t-il en 1837, pour adorer

Berlioz. Quoi d'étonnant si dans un pareil milieu, un beau matin, l'enfant de dix ans, ayant subitement traduit du latin ce modeste alexandrin français :

Croyant que rien n'est fait, s'il reste encore à faire.

ce fut tout un événement pour la famille non moins alarmée qu'extasiée : « Les larmes me vinrent aux yeux, dit le jeune prodige, mais mon père m'embrassa : « Ne va pas t'aviser d'être poète au moins, me dit-il. Tu as bien l'air d'en avoir envie ». Je retombai dans le péché de poésie, mais en secret, et n'en parlai que longtemps après. Ma mère n'avait rien dit : ce fut une désapprobation que son silence. » Vigny n'en confia pas moins à Auguste Barbier : « C'est à sept ans que j'eus le goût des vers. Mon père me l'inspira en me faisant apprendre des vers de Lafontaine et de du Bellay. J'ai traduit, ajoute-t-il, en stances et en vers de douze pieds deux chants de la *Jérusalem délivrée*, entre autres l'épisode d'Olinda et de Sophronie. J'ai fait aussi une traduction d'un chant de la *Pharsale* » (*Souvenirs personnels*, 359). — Quoi qu'en pensent et qu'en disent Vigny et certains de ses biographes, l'éducation pédagogique en commun ou, si l'on veut, rationnelle de Vigny fut en partie manquée : « trop tôt retiré du lycée », comme il l'avoue lui-même, et confié à des maîtres ou à des précepteurs plus ou moins compétents, le jeune homme dut seul et dans l'armée, « dès l'âge de seize ans », dit-il, improviser sa formation d'écrivain en prose et en vers. Il en résulta inévitablement, malgré tout ses efforts visibles, de fâcheuses insuffisances et lacunes, des « gaucheries », a-t-on dit. Quel dommage qu'un pareil manque de méthode pour « l'étudiant perpétuel », si doué de génie qu'il fût !

les Poètes.] Je traduisis Homère de grec en anglais, et un vieux précepteur que j'avais comparait ensuite (page par page) ma traduction à celle de Pope ; excellente idée qui m'enseignait deux langues avec le sentiment de la Muse épique, dont la lyre résonnait deux fois à mes oreilles. [Cet invincible amour de l'harmonie s'exhala en vers dans mes poèmes.] Je m'essayais aussi à écrire des récits de tragédie ; mais tout cela était dans un goût qui se ressentait de ce qui avait été fait dans notre langue par les grands écrivains classiques ; et, cette ressemblance me devenant insupportable, je déchirais sur-le-champ ce que j'avais écrit, sentant bien qu'il fallait faire autrement, ayant vite mûri mes idées et n'en trouvant pas encore la forme. Cependant, je sentais en moi un invincible désir de produire quelque chose de grand et d'être grand par mes œuvres. » « Ah ! quand pourraient naître les grands projets, s'écrie Cinq-Mars, sinon lorsque le cœur bat fortement dans la poitrine ? L'esprit n'y suffisait pas : il n'est rien qu'un instrument[1] ». La Flûte insinue davantage :

> Ce n'était qu'élan brusque et qu'ambitions folles,
> Qu'entreprise avortée et grandeur en paroles...
> Bonaparte et Byron, poète et capitaine...
> De tous les écoliers, c'est la contagion.

« La moue de Bonaparte et celle de Byron, ajoute la préface de *Servitude et Grandeur militaires*, ont fait grimacer bien des figures innocentes. » On voit donc bien que, pour avoir été plus péniblement entravée au dehors, l'ambitieuse, quoique timide, personnalité du jeune solitaire n'en prenait, comme il arrive d'ordinaire en ces natures concentrées, que plus obstinément sa revanche intérieure[2]. A propos de sa « très forte

1. *Journal*, 272, 274, 270 ; *Cinq-Mars*, 11, 77. Comme Vigny décrit dans le même passage du *Journal* sa passion pour les mathématiques et sa volonté d'entrer à l'École polytechnique, on constate ce qu'il y eut de désordonné en son éducation et dans ses vocations contradictoires. En 1832, Gustave Planche attribuera une partie de l'originalité de Vigny à sa jeunesse solitaire.

2. En 1832, dans son *Journal*, Vigny a fort bien divisé sa propre vie. « Je remarque, dit-il, en repassant les trente années de ma vie que deux époques les divisent en deux parties presque égales : l'Empire et la Restauration. L'une fut le temps de mon éducation ; l'autre, de ma vie militaire et poétique. Une troisième commence depuis deux ans : celle de la Révolution. Ce sera, je pense, la plus philosophique. » Ce fut, en effet, celle de ses *Poèmes philosophiques*.

éducation », Vigny parle complaisamment, en mai 1838, de son « habitude d'application » et de son « travail perpétuel ». « Mon travail du soir ou de la nuit continue en mon sommeil. Ma vie de la journée n'est que récréation. » « Je sens mes idées se dégager de mon sommeil, ajoute-t-il en juin 1838. Alors commence le supplice de la pensée. Il en fut ainsi dès mon enfance. »

III. — Carrière militaire

En cette adolescence à l'excès studieuse et sédentaire devait fatalement se produire une réaction des facultés actives trop longtemps contraintes, une brusque explosion d'ardeur impulsive, féconde en conséquences imprévues. « Las d'une méditation perpétuelle dans laquelle j'épuisais mes forces, dit Vigny, je sentis la nécessité d'entrer dans l'action et, n'hésitant pas à me jeter dans les extrêmes comme j'ai fait toute ma vie, je voulus être officier et pressai tellement mon père de se hâter de me donner cet état qu'il fit dès le jour même les démarches qu'il fallait pour cela. L'artillerie me plaisait. La gravité, le recueillement, la science de ses officiers s'accordaient avec mon caractère et mes habitudes... Je me passionnai pour les mathématiques et, voulant entrer à l'École Polytechnique, je fus en peu de temps en état de passer les examens[1] ». A coup sûr l'imagination et le sentiment furent pour beaucoup dans ce coup de tête d'un rêveur exalté. Comment, au milieu de la fièvre guerrière qu'entretenaient alors les épiques triomphes de la Grande Armée, l'émotif descendant de tant de preux de terre et de mer ne se serait-il pas, tout comme

1. *Journal*, 273, 274. « Je vis dans la noblesse, dit-il en ce même *Journal* une grande famille de soldats héréditaires et ne pensais plus qu'à m'élever à la dignité de soldat. » « Mon père avait une Croix de Saint-Louis qu'il me donnait à voir tous les soirs (Cf. *Journ.*, éd. Ratisb., p. 257). Cela me donna le goût de l'armée et le désir de l'avoir me fit *supporter la paix*. » Nous verrons, en effet, qu'il ne connut jamais la guerre. (*Journal d'un Poète*, janvier 1834.) « Cependant les bulletins de Wagram et d'Eylau se lisaient à haute voix à la pension, confirme-t-il à Brizeux (2 août 1831) ; on me menait au tambour ; mes amis étaient hussards et cuirassiers : cela monte la tête. Je voulais quitter le collège. Je m'enfonçai dans les logarithmes... pour entrer à l'École polytechnique ; j'allais me jeter dans l'artillerie avant l'âge de la conscription Vint 1814. Me voilà mousquetaire à seize ans. »

le fils du général Hugo, découvert une impérieuse vocation militaire ? « J'appartiens, dit-il, à cette génération née avec le siècle qui, nourrie de bulletins par l'Empereur, avait toujours devant les yeux une épée nue... Et, nourri par mon vieux père de l'histoire de ses campagnes, je trouvais encore sur ses genoux la guerre assise à côté de moi... La guerre était debout dans le lycée ; le tambour étouffait à nos oreilles la voix des maîtres. Nos cris de « Vive l'Empereur ! » interrompaient Tacite et Platon. Nulle méditation ne pouvait enchaîner longtemps les têtes, étourdies sans cesse par les canons et les cloches des *Te Deum*. Il me prit alors un amour vraiment désordonné de la gloire des armes... Ni mes études sévères, rudes, forcées et trop précoces, ni le bruit du grand monde où, pour me distraire de ce penchant, on m'avait jeté tout adolescent, ne me purent ôter cette idée fixe[1]. » En vain, comme pour le Marius des *Misérables*, le grand homme était-il « détesté de tous les siens » ; en vain « éloignait-on de lui ses idées autant qu'il se put » ; en vain son père, « les larmes aux yeux », lui montrait-il en l'assassin du duc d'Enghien un monstre, une sorte de « Néron » ; « j'eus pendant tout le temps de l'Empire, avoue le futur détracteur de tout séïdisme, le cœur ému, en voyant l'Empereur, du désir d'aller à l'armée ». Ainsi, « la tête montée », ne voyant dans la noblesse qu' « une grande famille héréditaire de soldats », ce chétif fils de paladins, en proie à l'épidémie guerrière de la France impériale, n'eut bientôt plus qu'une seule pensée : « s'élever à la taille d'un soldat »[2].

Vainement croula l'Empire : la Restauration lui apparut comme une aube propice, bien qu'il fût scandalisé par l'accueil empressé que firent aux envahisseurs, surtout aux Cosaques, les Ultras, en particulier leurs femmes. « La bataille de Paris ramenant les Bourbons, dit-il, je m'arme à seize ans de deux pistolets et vais, une cocarde blanche au chapeau, m'unir à tous les royalistes qui s'annonçaient faiblement[3]. » Quelques semaines plus tard, sur les pressantes démarches de Mme de Vigny, vint la récompense d'un si beau zèle : le 6 mars 1814 l'imberbe guerrier de dix-sept ans, dissimulant de son mieux sous « un extérieur très mâle » sa « délicatesse » de jeune fille,

1. *Servitude et Grandeur militaires*, 6, 9, 14.
2. *Journal*, 56, 269, *Servitude et Grandeur militaires*, 6, 9, 10.
3. *Ibid*, 56, 275.

II. Alfred de VIGNY.

endosse fièrement l'éclatant uniforme ultra-aristocratique des Mousquetaires de la Maison-Rouge : manteau blanc, habit rouge, casque noir, épaulettes d'or ; et, ainsi équipé « à grands frais », le petit lieutenant de cavalerie n'a rien de plus pressé que de faire fixer sur la toile cette brève heure de joie. Le portrait existe encore[1] : sous la masse des cheveux blonds, dans les yeux bleus entr'ouverts, sur les lèvres minces du long visage de rêveur encore mal éveillé hésite un vague sourire mélancolique qui semble n'accueillir qu'avec méfiance les incertaines promesses du Destin. « *Ce n'est que cela* ! me dis-je après avoir mis mes épaulettes. *Ce n'est que cela* ! » J'ai dit ce mot-là depuis de toutes choses, et je l'ai dit trop tôt[2]. »

Un si beau jour fut pour les vieux parents une solennelle occasion de graves recommandations et de legs suprêmes : le dernier rejeton de leur race n'était-il pas appelé par de si brillants débuts à éclipser toute la gloire militaire des aïeux ? Prenant donc une planche à cartes de visite indûment parée d'une couronne comtale, le vieillard septuagénaire la remit précieusement à l'unique héritier des Vigny. « Vous êtes comte, mon fils, lui dit-il ; ce titre est celui de l'aîné de notre maison ; mais, étant très jeune et simple lieutenant de cavalerie, ne le signez que dans les actes publics, non dans vos lettres. Pour moi qui ai soixante-dix ans [en réalité soixante-quinze], je continuerai à signer comme j'ai fait depuis vingt ans[3]. » Le

1. Il est au Musée Carnavalet.

2. *Corresp.*, 13.

3. *Mémoires inédits*, cités par E. Dupuy (152). Dès 1820, le poème *le Bal*, publié dans le *Conservateur littéraire*, portait, en effet, la signature « comte Alfred de Vigny ». Ainsi poussé en cette voie, Vigny en vint à écrire : « La branche aînée de ma famille étant éteinte et aucun fils ne restant hors moi seul porteur des noms et armes, j'aurais pu prendre le titre de marquis. Mais la célébrité littéraire, acquise à mon nom (à tort ou à raison) par mes livres, m'en empêcha » (*Ibid.*, p. 160). Mieux encore, disons-nous, (Addenda III, p. 2), il finit plus tard par se croire des ancêtres jusque parmi les premiers croisés qui entrèrent à Jérusalem et par dater sa généalogie de l'an 1096. Tant de complaisantes erreurs s'expliquent en partie par la confusion des Vigny de Courquetaine, anoblis en 1690 et élevés au marquisat en 1722, avec une prétendue « branche aînée » des Vigny d'Émerville et en partie aussi par cet amour-propre si commun chez tous les hommes, même chez un Shakespeare, et plus commode à satisfaire chez les nobles, lequel consiste à prolonger sa race, c'est-à-dire un peu de soi-même, dans le passé comme dans l'avenir. Il faut avouer que le poète de *l'Esprit pur* poussa vraiment loin ce culte du moi ancestral. Sainte-Beuve, tout en mettant en doute le titre

10 juillet 1816, alors qu'il en avait près de quatre-vingts, le vieillard courbaturé, sentant « sa vieille machine se détraquer », devinant son « râle » mortel, se redressa brusquement en « l'horrible douleur de son agonie » et mourut « droit, sans se plaindre, héroïquement », dit son fils, lequel à cette vue suppliciante « s'évanouit ».

Plus grave en ses conseils, la mère donna au jeune homme, outre une petite Bible de poche, une *Imitation de Jésus-Christ*, dont la brève dédicace semblait vouloir le prémunir contre de moins sérieuses affections : « A Alfred, son unique amie » ; puis, ayant devant les yeux, dit-elle, « ton joli portrait qui semble m'écouter avec douceur et attention », d'une main virile, elle se mit (dès février 1815) à rédiger, sous le titre de « Conseils à mon fils », un petit « bréviaire » d'une trentaine de pages, destiné à exalter, au milieu de toutes les dangereuses tentations de la vie de caserne et à l'encontre même des « fausses maximes qu'on lui a déjà fait adopter », les chevaleresques vertus de piété, chasteté, honneur et courtoisie :

« Te voilà armé pour ton roi et ta patrie, commandait la grande écriture rigide. Reste chrétien, catholique même, mais tolérant et moral avant tout, bien convaincu que les deux meilleures sauvegardes de la vertu sont la croyance en Dieu et en l'âme immortelle... Toutes les religions sont bonnes en tant qu'elles ont pour but d'adorer l'Être Suprême ; mais la nôtre est la meilleure de toutes : car elle est toute d'amour ; elle est faite pour les âmes tendres... Tu ne te permettras donc pas de plaisanter sur la religion et sur les prêtres... Prie Dieu qu'il te donne la foi, mais conforme-toi et pense souvent à la morale sublime que notre religion enseigne. Une conscience pure et sans reproche est le seul bonheur que les hommes ne puissent nous ravir et c'est la seule vertu qui nous la donne... Que dans toutes tes actions la raison soit donc maîtresse et gouverne : car la volonté doit être la plus forte... Tu entendras dire à des hommes envieux que la noblesse n'est rien... La noblesse est quelque chose : c'est un titre écrit que le souverain confère pour des services rendus à l'État ; il impose l'obligation de valoir mieux qu'un autre, d'être plus fidèle à son roi, d'une probité plus délicate,

de comte, confond, lui aussi, les deux familles de Vigny (*Nouv. Lundis*, VI, 401). Il y en eut d'ailleurs bien d'autres de ce nom ; l'étymologie probable étant *Vinetum* a en effet désigné plusieurs communes et localités dénommées Vigny en Seine-et-Oise, en Saône-et-Loire, aux environs même de Metz, etc...

plus lent à donner sa parole, plus fidèle à l'observer[1]... Pour être un parfait honnête homme, il faut être juste, soumis à Dieu, à ses père et mère, au roi que j'aurais dû nommer après Dieu ; car il est son représentant sur la terre... Ne laisse pas éteindre ce feu sacré de l'amour de ton pays et du roi qui ne font qu'un : il te conduira dans le chemin de l'honneur... Ne tente d'arriver au succès que par le mérite... Applique une indulgence raisonnée à toutes les faiblesses humaines, sans ironie facile ni basse complaisance... Tenir ou répéter un propos qui attaque la conduite d'une femme est un crime de lèse-société. Celui qui aimera les femmes s'énervera dans leur commerce ; à ton âge la croissance doit en souffrir, surtout avec ta délicatesse... Méfie-toi par-dessus tout de certaine espèce de femmes aussi méprisées par leur état que par leurs mœurs : je veux parler des comédiennes. J'espère que tu ne les verras jamais qu'au bout de ta lunette de spectacle et que jamais tu ne leur parleras[2]. »

Nobles conseils d'une mère, dont la tolérance rationaliste recommandait la lecture de Bossuet, de Massillon et de Bourdaloue, en même temps que sa ferveur janséniste maintenait le culte de Pascal et d'Arnauld, et dont l'austérité même, sans grâce ni sourires ni effusions mystiques, à peine tempérée de calme indulgence, montre bien quelle âme haute et droite, mais froidement raisonneuse jusqu'en sa ferveur religieuse, et rigidement pratique jusqu'en sa tendresse maternelle, présida à la sévère éducation du futur stoïcien et en façonna à son image l'âme immuablement sérieuse. Si janséniste qu'elle fût, cette fervente lectrice de la *Bible* et de l'*Imitation de Jésus-Christ* n'en était pas moins très tolérante en matière de culte religieux, ainsi que le prouve cette phrase bien aventureuse : « Une fois bien persuadé que l'esprit de toutes les religions et les cérémonies des différents cultes sont un tribut de respect que les créatures raisonnables rendent à l'auteur de toutes choses, tu ne seras pas plus choqué des grimaces des Juifs dans leurs synagogues, des discours inspirés des Quakers que des processions des Chrétiens... C'est la beauté de la morale chrétienne qui constitue l'argument le plus susceptible d'em-

1. On peut voir ici, — en même temps que l'origine de cette haute opinion que Vigny professa toujours à l'égard de la noblesse (*Cinq-Mars*, *Wanda*, *l'Esprit pur*, etc.), — le premier germe de cette religion de l'honneur dont il se fit l'apôtre si fervent dans *Servitude et Grandeur militaires*.

2. *Le Sillon*, janvier 1905.

porter les adhésions. » Dangereux « conseil » qui ne menait que trop au scepticisme ce jeune raisonneur, auquel il était encore dit à propos de l'existence de Dieu : « C'est là une vérité de sentiment confirmée par l'esprit. » Aussi, à force de raisonner ainsi, Vigny finit-il par cesser de croire. Si les pieuses paroles de ces « conseils » ne fortifièrent donc point chez le jeune homme une foi qui semble avoir été de bonne heure ébranlée, elles ne manquèrent pas, du moins, de développer en sa raison naturellement grave ces précoces habitudes de ferme discipline, de scrupuleuse conscience, de constante aspiration vers le bien qui devaient à la longue, malgré certaines défaillances juvéniles et autres, raidir l'homme mûr en sa très digne, quoiqu'un peu contrainte, attitude de moraliste vigilant[1]. « La morale, dira plus tard le digne fils de cette vertueuse mère, c'est l'axe du monde, c'est la sève de la terre, c'est l'élixir de la vie des hommes. »

Muni de ce double viatique spirituel et mondain, de ce « bouclier moral » qu'il porta sur lui pendant toute sa vie militaire, le jeune paladin attend : il attend impatiemment les grands événements capables de révéler aux yeux de tous ses ambitieuses aptitudes à l'action ; il les attendit quatorze ans à l'armée ; on peut dire que dans la société civile il les attendit de même toute sa vie. Une jambe cassée « à la manœuvre », — le piteux escortement, clopin-clopant sous la pluie jusqu'à Béthune, de la calèche royale en fuite vers Gand (mars 1815)[2], — un indolent internement à Amiens à l'heure héroïque des charges désespérées de Waterloo, — le décevant passage, après les Cent Jours, de la Maison Rouge (licenciée en septembre 1815) au 5e régiment de la Garde Royale, avec grade de sous-lieu-

1. N'est-ce pas aussi sous cette influence austère que Vigny a dit que, sentant en lui « dès l'enfance une abondance de tendresse incroyable » s'épancher en « émotions trop vives et en témoignages trop ardents », « il m'a fallu prendre à seize ans le masque froid du monde » ?

2. D'après M. de Sérignan, ancien chevau-léger de la Maison du Roi (*Corresp.*, 1877, p. 341), la Maison du Roi n'aurait pas escorté le Roi jusqu'à Béthune. Celui-ci, étant parti plus tôt, aurait gagné Abbeville et de là Saint-Pol, Béthune, Lille et la Belgique. La Maison n'aurait été à Béthune que le 24 mars, alors que Louis XVIII aurait quitté Lille pour la Belgique le 23 à trois heures de l'après-midi. Le chevau-léger de Sérignan aurait, sur les routes du nord, rencontré Vigny causant avec un vieux commandant qui conduisait un âne attelé à un haquet couvert d'une toile. Est-ce là l'origine de la fameuse histoire du capitaine Renaud ? En tout cas, lamentable exode !

tenant en janvier 1816, puis de lieutenant en juillet 1822, — ensuite transfert au banal 55e de ligne avec le grade de capitaine en mars 1823, — plusieurs changements de garnison de l'est à l'ouest de la capitale (Versailles, Vincennes, Courbevoie), puis du nord-est au sud-ouest de la France (d'Alsace dans le Béarn), dans ce Midi surtout (Dax, Orthez, Oloron, Pau) dont il n'aimait ni « la vivacité grimacière » ni l'agitation émeutière[1], — une lente promotion, disons-nous, à ce grade de capitaine (qui donne, dit-il en son illusion, « un peu de liberté et quelque puissance »), grade honorifique, en son cas, uniquement dû au passage d'un corps aristocratique dans un corps ordinaire, — plus de trois ans de congé pour causes de santé et raisons de famille, — une vaine attente au pied des Pyrénées de quelque belle participation à la guerre d'Espagne, — d'inutiles démarches par l'intermédiaire de parents influents en vue d'un transfert définitif de l'infanterie en province dans la garde à pied à Paris ; tels furent les plus hauts faits de cette glorieuse carrière militaire « si vivement désirée », les seules prouesses de « quatorze années perdues où les fatigues et les ennuis ne furent pas épargnés », les uniques incidents d'une « vie agitée et grossière où l'activité physique tue l'activité morale », bref, « l'une des plus complètes déceptions d'une existence tout entière écoulée entre l'écho et le rêve des

1. *Corresp.* et *Stello*, 9. Paul Lafont, *Alfred de Vigny en Béarn.* — Le 55e de ligne fut fort mal accueilli à Pau par la populace des halles, soi-disant « libérale », qui l'estimait trop royaliste, « trop vendéen », comme on disait alors ; insolences journalières. Aussi y eut-il en juillet et août 1824 de véritables émeutes : « violences contre les sentinelles » (cailloux, bâtons et couteaux), « insultes aux officiers », le colonel lui-même malmené et blessé en dépit de sa modération et de son sang-froid. Oui, précise-t-il, « le plus chevaleresque et le plus aimable des officiers que j'aie connus, outragé et frappé sur le Pont-Neuf de la ville ». Sur la demande de celui-ci, Vigny fit intervenir sa parente la comtesse de Clérembault auprès de son frère le comte de Coëtlosquet, directeur général du personnel au ministère de la Guerre, et aussi Jules de Rességuier qui jouissait d'une certaine influence auprès du Garde des Sceaux. Dans le journal ultra la *Quotidienne*, il rendit même un compte élogieux de la fête de Saint-Louis que le 55e avait célébrée avec enthousiasme dans l'enceinte du château. Le colonel et ami de Fontanges en manifesta sa reconnaissance au capitaine de Vigny lors de son mariage quelques mois plus tard. « Une envie indéterminée de frapper, lit-on dans *Grandeur et Servitude militaires*, p. 41, c'est la première impulsion que produit le mal sur l'âme d'un jeune homme ; plus tard la tristesse remplace la colère ; plus tard, c'est l'indifférence et le mépris ; plus tard encore, une admiration calculée pour les scélérats qui ont réussi. »

batailles »[1]. « Le rêve de la gloire des armes a duré treize ans pour moi, note-t-il le 22 avril 1827 ; je viens d'y mettre fin avec effort. »

Reprenons les incidents de cette période très controversée où ne manquent pas les contradictions entre les faits, les paroles et les dates. Lorsque le 20 avril 1828 Vigny envoyait à Paul Foucher, beau-père de Victor Hugo, une note destinée à la presse en faveur de la représentation de *Roméo et Juliette*, il écrivait, à propos de sa carrière militaire : « Amoureux, mais en vain de la gloire des armes, élevé au bruit des canons et des *Te Deum* de Bonaparte, je n'atteignis l'âge de porter l'épée qu'en 1814, c'est-à-dire lorsqu'elle était inutile. Je la pris cependant et j'entrai au service que je viens de quitter, las d'attendre ces guerres que j'avais rêvées dans mon enfance et qui semblaient refusées à ma génération. Vous pouvez dire hardiment, — et c'est la seule chose dont je m'enorgueillisse, — que, durant ces treize années de service, entré lieutenant et sorti capitaine, je ne dus ce seul avancement qu'à l'ancienneté. Dépourvu de talents pour l'intrigue, jamais aucun homme n'a vu mon nom au bas d'une demande ; et, à ce ministère qui vient de tomber et dans lequel je comptais parents et amis, je n'ai demandé que le repos dont je jouis. »[2] Si les sollicitations ne vinrent pas du jeune officier, elles vinrent, du moins, comme nous l'avons vu et le verrons encore, de sa mère apparentée personnellement ou par mariage à d'influents fonctionnaires du ministère de la Guerre, entre autres son cousin le comte de Clérembault, beau-frère du comte de Coëtlosquet qui était directeur général du personnel en ce ministère. Le premier « état de service » de l'adolescent embrigadé porte : « Entré dans la compagnie des Gendarmes de la Garde le 4 août 1814, parti le 20 mars pour escorter le Roi, quoique grièvement blessé, est revenu de Béthune lors du licenciement. Exilé à 30 lieues de Paris, y est resté jusqu'au retour du Roi pour s'occuper de sa guérison. » Un rapport du 30 novembre 1815 note : « *Instruction* : servant bien. *Moralité* : bonne conduite. *Principe* : élevé dans les meilleurs principes. *Fortune* : pension de 800 francs de ses parents. *Physique* : taille moyenne, assez bien. »

1. *Serv. et Grand. milit.* — *Chatertton*, préface ; *Corresp.* (Sakell.), 45.
2. *Corresp.* (Sakell.), p. 13.

EXTRAIT DU CATALOGUE

ALEXANDRE ARNOUX

Rencontres avec Richard Wagner.

GŒTHE

La vocation théâtrale de Wilhelm Meister.

Clavigo ou la fille de Beaumarchais.

FRIEDRICH GUNDOLF

Gœthe, 3 tomes in-8° écu sur Alfax.

RICARDA HUCH

Les Romantiques allemands, in-8° écu sur Alfax.

PIERRE DE LACRETELLE

Mme de Staël et les hommes, in-8° écu sur Alfax.

LISZT

Correspondance avec Mme d'Agoult, 2 tomes in-8° écu sur Alfax.

Correspondance avec sa fille Mme Ollivier, in-8° écu sur Alfax.

A. DE VIGNY, EMILE OLLIVIER, Princesse de BELGIOJOSO

Autour de Mme d'Agoult et de Liszt, in-8° écu sur Alfax.

WAGNER

Lettres françaises, in-8° écu sur Alfax.

ÉDITIONS BERNARD GRASSET

Durand, 18, rue Séguier, Paris. — 31.1015

S. P.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre